

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Instruction Pour Les Jardins Fruitiers Et Potagers

Avec un Traité des Orangers, suivy de quelques Reflexions sur
l'Agriculture

La Quintinie, Jean

Amsterdam, 1692

Traité de la culture des orangers

[urn:nbn:de:bsz:31-333023](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-333023)



TRAITE
DE LA CULTURE
DES
ORANGERS.

P R E F A C E.

P ARMY les Jardiniers fleuristes, dont le nombre est grand, & rempli de gens habiles, il s'en trouve assez souvent plusieurs, qui voulant en quelque façon pretendre qu'il n'appartient qu'à eux seuls de se mêler d'Orangers, pretendent aussi faire acroire, que la culture de ces sortes d'Arbres est le veritable chef-d'œuvre du Jardinage, & sur ce fondement font de grands monstres de la preparation des terres, & de la recherche de tous les ingrediens, qu'ils disent devoir entrer dans leur composition; ils n'en font pas moins sur l'encaissement, ou empotement, sur l'arrosement, sur l'entrée, sur la sortie, sur l'exposition, &c.

Il y en a même parmi eux, qui veulent encore porter le mystere plus loin: ils

publient que la quantité d'espèces d'Orangers est grande, & presque infinie, ils en nomment en effet un nombre, qui seroit capable de faire peur aux curieux, quelque véritable qu'il puisse être, si comme ils le disent, chaque espèce demandoit absolument des sels particuliers, c'est à dire une culture particulière: cela s'appelleroit véritablement une Mer, sur laquelle presque personne n'oseroit s'embarquer, tant le voyage paroîtroit dangereux, & le naufrage inévitable.

Mais comme dans nos fruitiers & potagers, où le nombre des espèces est bien plus grand, qu'il ne peut être parmi les Orangers, l'expérience nous a appris qu'une même culture à peu près sert pour toutes sortes de fruits à pépin, une même pour toutes sortes de fruits à noyau, une même pour toutes sortes de verdures; cette expérience nous a fait aussi pressumer, qu'il ne faut qu'une même culture pour toutes sortes d'Orangers: & en effet nous en avons des preuves entièrement convaincantes.

Je ne m'arrêteray donc point à tant & tant de difficultés, dont les uns, & les autres ont éprouvé grand nombre de nouveaux curieux, dans la passion qu'ils avoient pour les Orangers, passion, qui me paroît tres-raisonnable, & tres-bien fondée, parce qu'en effet dans tout le Jardinage il n'y a ny plantes, ny Arbres, qui donnent tant de plaisir, & en donnent si long-temps, n'y ayant jour de l'année que les Orangers ne puissent, & ne doivent avoir de quoy réjouir ceux qui les aiment, soit par la verdure de leur beau feuillage, soit par l'agrément de la figure qui leur convient, soit par l'abondance & le parfum de leurs fleurs, soit enfin par la beauté, bonté, & durée de leurs fruits, &c. J'avoué, qu'on ne peut pas en être plus charmé que je le suis; aussi voulant favoriser l'inclination que je vois presque générale pour en avoir, je prens un troisième parti tout-à-fait contraire à la doctrine des Misterieux, & cela pour dire, qu'après l'avoir amplement, & long-temps examiné, il ne me semble pas, que dans tout le Jardinage il y ait rien de si aisé que la culture des Orangers, soit pour les élever dans leurs premiers commencemens, soit pour les entretenir ensuite, & les conserver en bon état, quand une fois on les y a mis, n'y ayant que le seul rétablissement des malades qui soit en effet difficile, & fâcheux: & partant il me semble qu'on peut hardiment se mettre à avoir des Orangers chacun selon ses moyens, & ses facultez, pourveu qu'on se soit muni d'un Jardinier qui soit sage, & d'une serre qui soit bonne: sans quoy j'ose dire, que personne absolument ne doit donner dans cette curiosité; car je suis persuadé, que le Jardinier Orangiste est entièrement coupable, soit par son ignorance grossière, soit par son inapplication, & sa paresse, soit par sa doctrine trop mystérieuse, si ses Orangers sont en mauvais état, quand la serre n'y a point contribué; le défaut en proviendra sans doute ou de la mauvaise terre, dans laquelle on les aura mis, ou de la trop grande charge qu'on leur aura laissée à la tête eu égard à la force du pied, ou de l'encaissement qui aura été défectueux, soit pour avoir été mal fait, soit pour n'avoir pas été fait dans le besoin, ou principalement du trop fréquent usage du feu & de l'eau, du feu en Hyver, dont il ne faut point du tout, & de l'eau en Esté dont il faut user tres-moderément.

J'Expliqueray cy-après les conditions d'une bonne serre, mais ce ne sera qu'après avoir dit ce que je pense en general sur la facilité de la culture des Orangers; cette facilité de culture, que je publie, ne plaît pas à beaucoup de nos Docteurs Orangistes, & leur fait dire, que ceux qui la croyent & qui la publient, ne la comprennent pas eux-mêmes; cependant sans me laisser décourager par de tels discours, je hazarde de dire ici mon sentiment sur cette matiere.

CHAPITRE PREMIER.

De la grande facilité qu'il y a dans la culture des Orangers.

Pour établir la preuve du contenu en ce Chapitre, j'avance cinq grandes propositions, que je tiens indubitables. La première est que nous n'avons gueres ny Plantes, ny Arbres qui reprennent avec tant de facilité. La seconde, qu'il n'y en a point qui s'accoutument si aisément de toute sorte de nourriture. La troisième que ce sont les Arbres qui vivent le plus long-temps. La quatrième, qu'il n'y en a point qui soient sujèts à moins d'infirmités : & enfin la cinquième, qu'il n'y en a point qui ayent si peu d'ennemis particuliers, que les Orangers.

Les Tons qui tuent les Fraisières par la racine, & les Chenilles qui les gâtent par la feuille; le Chancre qui les décolle à fleur de terre; les Mulots, & les Mouches qui détruivent les Artichaux; la gomme, les Fourmis, les Pucerons qui ruinent les Pêchers; les Tigres qui désolent les Poiriers; tous les accidens qui affligent les Melons, & ceux qui affligent toutes les Plantes Potageres; c'est ce qu'on peut appeller de véritables ennemis en fait de Jardinage, mais ennemis redoutables, ennemis invincibles, & par conséquent mille fois plus dangereux, que tout ce qui peut menacer les Orangers; cependant comme ils en ont aussi quelques-uns, car il n'est point de Plantes qui n'en ayent, je les examineray d'abord, & parleray en même temps des remèdes qu'on a pour les en défendre. Les ennemis particuliers des Orangers sont les Fourmis, les Punaises, les Perce-oreilles, &c. Mais le mal, que ces insectes peuvent faire, n'est pas mortel, il n'y a rien de plus aisé que de les garentir de leur guerre, & de leur insulte; car premièrement pour ce qui est des Fourmis, qui quelquefois se jettent en foule sur un Arbre, & rongent ses feuilles; elles ne viennent communément aux Orangers, que parce qu'elles y sont amorcées par le convein des punaises; ce convein, que tous les Orangistes connoissent assez, sans que j'en fasse une description plus particulière, ne paroît faire d'autre prejudice aux Orangers si ce n'est de les rendre sales, hideux, mal propres par tout, & desagréables à voir, eux qui demandent principalement de la netteté, & de la propreté tant en leur bois, qu'en leurs feuilles; il provient donc de quelques meres Punaises qui volent, & qu'on ne connoît aussi que trop, tant par leur couleur verte, que par l'extrême puanteur, qui sort de leur corps, quand on les écrase; ces meres punaises font leur convein en Automne, & de la même maniere à peu près que les Vers à soye font le leur, elles le font particulièrement au tour du bois maigre, & sur le dessous des feuilles sales, & confuses; on le prendroit au commencement pour de petites taches de rouffeur; or pour peu que d'abord il y en ait sur un Arbre, ce convein venant à sentir les chaleurs de l'Esté suivant, il croît, il s'étend, il s'enfle jusqu'à être de la grosseur & grandeur d'une lentille, & enfin il éclôt; ainsi le nombre des Punaises se multiplie, pour produire à l'Automne une quantité infinie d'autres conveins; mais comme ce convein n'est ny errant, ny fugitif, ny volatile, il est visible & attaché, & par conséquent aisé à ôter; si bien que prenant soin de le nettoyer en quelque temps qu'on s'en apperçoive, & sur tout au sortir de la serre, comme on le peut facilement, soit avec les doigts, soit avec une petite brosse, on sera aussitôt en seureté contre les Fourmis, car elles cessent d'attaquer les Orangers, tout aussitôt que les Punaises en sont ôtées.

À l'égard des Perce-oreilles, qui sont de petits insectes, longuets, rouffâtres, fort vifs dans leur marche, & qui venant quelquefois à s'adonner aux Orangers, en rongent les fleurs, & les feuilles, & en gâtent la principale beauté; la persécution en est un peu plus fâcheuse, que celle dont nous venons de parler; mais outre qu'elle n'est pas mortelle n'allant point jusqu'aux racines, & qu'elle arrive assez rarement

ment, on a quelques expediens assez bons pour s'en défendre; le remède des cornets de papier, & des ongles d'animaux à pieds fourchus, est assez souverain; si bien que prenant soin de mettre plusieurs de ces cornets, ou de ces ongles en differens endroits de chaque Arbre, ces méchans petits insectes, qui ne font leur ravage que dans l'obscurité de la nuit, ne manquent pas de s'y aller cacher, dès que le jour paroît, ainsi visitant leur retraite de temps en temps, il est aisé de les écraser, & par ce moyen on vient à les détruire.

On a encore l'expédient des vases, soit de terre ou de bois; soit de plomb, ou de cuivre; leur figure est carrée, ou en façon d'affiette creusée, & on en fait de deux sortes; les uns sont pour mettre au tour de chaque tige, & les autres pour mettre aux quatre pieds de chaque caisse; ceux qui sont destinez pour la tige, sont de deux pieces, qu'on recolle, ou qu'on ressoûde aisément quand ils sont en place, & qu'ils embrassent cette tige, sans y laisser aucun vuide entr'eux & cette tige, & après cela on les remplit d'eau; les autres sont tout d'une piece, & on met au dedans de ces vases les pieds des caisses, ensuite on les remplit d'eau aussi bien que les premiers, & cela étant, les Perce-oreilles qui ne savent pas nager, ne hazardent gueres de faire le trajet de l'eau contenuë dans telles sortes de vases; ainsi on empêche sûrement que ces Perce-oreilles, ne parviennent jusqu'aux Orangers, & ne les desolent: les mêmes vases sont aussi un obstacle invincible contre les Fourmis, s'il s'en trouve d'assez opiniâtres pour venir à ces beaux Arbres, quoy qu'il n'y ait plus de ce couvein, qui les amorce si puissamment.

Il y a bien plus, car il n'est pas seulement question de défendre les Orangers de ces méchans petits animaux, il peut encore leur arriver pendant qu'ils sont dehors, d'autres inconveniens fort grands, & fort fâcheux, qui leur sont communs avec tous les autres fruitiers; ce sont de grands vents, une gelée blanche assez forte, & sur tout une grosse grêle &c. Mais outre qu'il est assez rare de voir arriver de tels malheurs; un Jardinier est grandement à plaindre, & nullement à condamner, quand il en est surpris, & particulièrement à l'égard de la grêle; c'est un mal qui se forme à notre insçu, & qui vient tout d'un coup acabler, si bien qu'il n'est pas possible de s'en garentir, quelque soin qu'on en puisse prendre; il faut donc être préparé à s'en consoler, en cas qu'il arrive.

À l'égard des vents qu'on a à craindre, comme ce ne sont d'ordinaire que ceux d'entre le Couchant & le Midy, lesquels ne soufflent gueres que dans les commencemens d'Automne, on a dû avoir cette precaution de placer les Orangers en lieu, où ils soient à l'abry de la fureur de ces vents; ce qui se peut aisément par le moyen de quelque maison, ou de quelque muraille, ou de quelque bois qui leur soit opposé, & où cependant les Orangers puissent au moins une partie du jour être veus des agreables rayons du Soleil.

Et pour ce qui est des gelées, comme on ne sort gueres les Orangers que vers la my-May, & qu'on les serre communément vers la my-Octobre; ce sont des temps, où pour lors on est apparemment hors du peril du mal, qu'elles pourroient faire, la saison de ces fortes de gelées printannieres, lesquelles sont des suites d'Hyver, finissant d'ordinaire à la my-May, & le temps de celles qui annoncent son cruel retour n'étant pas encore revenu à la my-Octobre; car pour certaines petites gelées blanches, qu'on voit quelquefois tant vers la my-May, que dans les premiers jours d'Octobre, elles ne sont pas suffisantes pour faire aucun tort considerable à des Orangers, qui se portent bien; veritablement les infirmes en peuvent souffrir, parce qu'ils sont incommodés de tout, mais ils n'en auroient nullement souffert, s'ils avoient été vigoureux; cela veut dire, s'ils avoient été habilement conduits.

Or puisque je suis persuadé, que la beauté, & la conservation des Arbres dont est question, dépend en premier lieu d'une bonne serre, si bien qu'on ne peut at-

tendre

tendre que du déplaisir, quand on s'embarque à avoir des Orangers, sans commencer par une precaution si necessaire; il s'ensuit donc que, devant que d'en venir à expliquer tout ce qui regarde leur culture, & leur conduite, la serre est la premiere chose, dont il faut icy parler, comme la premiere condition, dont il se faut assurer.

CHAPITRE II.

Des conditions d'une bonne serre.

Pour faire qu'une serre soit bonne, elle doit ce me semble avoir cinq conditions principales; qui sont premierement d'être bien exposée; en second lieu d'être bien percée, & munie cependant des secours necessaires, pour pouvoir bien fermer ces ouvertures au besoin; en troisieme lieu que les murs en soient épais & bien construits; en quatrieme lieu elle doit être bien couverte; & enfin il faut que le sol n'en soit pas creux; examinons presentement chacune de ces conditions.

Pour ce qui est de la premiere condition il n'y a personne qui ne convienne, que la meilleure de toutes les expositions est celle du Midy; en sorte que le Soleil donne dans cette serre depuis les neuf à dix heures du matin, jusqu'à ce qu'il se couche, ou qu'il soit prêt de se coucher; l'exposition du Levant, qui reçoit le Soleil depuis son lever jusqu'à Midy, ou un peu plus, est encore fort bonne; celle du Couchant, qui a le Soleil depuis midy jusqu'au soir, se peut souffrir faute des deux autres à l'égard de celle du Nord elle est tres-dangereuse, & tres-mauvaise, ne voyant que fort peu le Soleil, soit le matin, soit l'après-dîné.

La seconde condition d'une bonne serre, qui est d'être bien percée, demande que les Portes soient si bien faites, que les Orangers y puissent aisément passer, & que de plus les fenêtres soient grandes, tant en hauteur, qui doit être à peu près la même que celle du plancher à la reserve de l'apuy, lequel est d'ordinaire d'environ trois pieds, qu'en largeur, qui peut être de cinq à six pieds, afin que les ouvrant en Hyver chaque fois qu'il fait un beau Soleil, comme il est important de le faire, tous les Arbres en soient veus, & pour ainsi dire réjouis de l'aspect de ses rayons, & que s'il y a quelque peu d'humidité au dedans elle en soit ôtée par le moyen de cette belle lueur, qui a le don de deslecher l'humidité; ces fenêtres doivent encore avoir par dedans un chassis de papier double, c'est à dire un chassis qui soit colé de papier des deux côtez de son épaisseur, & par dehors un chassis de verre; je conte pour fort peu de chose les contre-vents de bois, si les chassis dont je viens de parler, nous manquent; ces contre-vents trompent beaucoup de curieux; ces chassis doivent être bien calfeutrez en Hyver, pour empêcher que l'air froid du dehors ne puisse par aucune ouverture penetrer au dedans; car sans doute il est capable d'alterer l'air chaud, & temperé, qui étoit resté dans la serre depuis les beaux jours des saisons precedentes, & sans lequel les Orangers ne peuvent conserver leur embonpoint.

En troisieme lieu toutes les murailles de la serre, & sur tout celles qui regardent le Nord, doivent avoir été bien construites de bon moellon, & de bon mortier, soit à chaux, & à sable, qui est sans contredit le meilleur, soit en plâtre qui n'est pas mauvais, pourveu que la muraille ait été faite avec tant de soin, qu'il n'y soit point esté de petits voides entre les pierres: dans les lieux où la pierre n'est pas commune, elles doivent être faites, soit de bauge, c'est à dire de terre détrempée & mêlée de foin, de chaume, ou de paille, soit d'une double cloison de bois, avec

tout plein de terre ou de sable dans le milieu; de maniere qu'enfin tout au moins tant les uns, que les autres de ces murailles ayent par tout une épaisseur d'environ deux-pieds, ou deux-pieds & demi; heureux ceux, qui outre cela ont encore du côté du Nord leur ferre adossée à quelqu'autre bâtiment, ou à quelque montagne bien sèche, ou même à quelque bois de haute futaye.

En quatrième lieu, comme le froid, & l'humidité peuvent aussi bien penetrer par la couverture, que par les côtez, le plancher d'en haut doit être bien épais, & même pendant l'Hyver doit être couvert de foin, ou de paille, à moins qu'il ne serve de plancher à quelque logement habité, ou à quelque gallerie, dont les fenêtres soient tenuës soigneusement closes durant le froid, ou à moins qu'il ne soit ceintré fort materiellement, & couvert encore de beaucoup de terre, ou d'autre chose, comme nous venons de dire.

En cinquième lieu le sol de la ferre, laquelle ne scauroit jamais être trop sèche, devroit, ce semble, être un peu plus haut, ou au moins égal au rés de chaudière de dehors; mais sur toutes choses il ne doit être de guères plus bas, autrement la ferre sera menacée d'humidité, qui est un mal plus dangereux même, que le froid, attendu qu'il y a peu de remedes contre celle-là, & qu'au moins il en est quelques-uns contre celuy-cy.

Ceux qui n'auront pas veu ce que j'ay dit cy-dessus contre le feu, qu'on fait quelquefois dans les ferres, croiront d'abord, que parlant ici d'un remede contre le froid, cela se doit entendre du feu de charbon, qu'on peut faire en plusieurs endroits de la ferre: mais à Dieu ne plaise que ce soit jamais mon avis; puisqu'au contraire je suis fort persuadé, & même convaincu, que telle chaleur de feu n'est pas moins nuisible aux Orangers, que le froid & l'humidité le leur peuvent être, ainsi que j'espere le prouver.

Après avoir parlé de la hauteur du sol de la ferre, reste à dire, qu'il peut être ou de terre endurcie, ou de salpêtre batu, ou d'une aire de plâtre, ou d'un plancher de bois, &c. celuy-cy seroit le meilleur de tous.

De ce que nous avons dit pour la hauteur du sol de chaque ferre; il s'ensuit que les caves sont tres-dangereuses, & souvent mortelles, tant aux Orangers, Citronniers, Jassémins, Mirthes, &c. que generalement à tous les Arbrisseaux encaiffés, ou empotez; qu'on y ferre, parce que les lieux bas, & creux sont d'ordinaire humides, & hors de la portée des rayons du Soleil, sans lesquels rayons la ferre ne peut jamais être bien conditionnée.

À l'égard de la profondeur de la ferre, c'est à dire de la longueur, ou de la largeur en dedans; il seroit à souhaiter qu'elle ne fust pour l'ordinaire que d'environ quatre toises, mais cependant elle peut fort bien être de cinq à six, ou même un peu plus; la ferre n'en sera guères moins bonne pourveu que d'ailleurs elle soit bien haute, & bien sèche, & que le froid, non plus que l'humidité ne la puissent pas penetrer; ce ne sont pas les rayons du Soleil donnant immédiatement sur les feuilles d'Orangers, qui leur sont essentiellement salutaires, puisque rarement donnent-ils sur la plupart de celles qui sont dans le milieu de la tête, quelque bien exposée que soit cette tête; mais ce sont les rayons du Soleil donnant dans la capacité d'une telle ferre, qui empêchent que l'humidité ne s'y forme, & par conséquent n'y fasse aucun prejudice; Après avoir établi en general, que supposé qu'on ait une bonne ferre, il est facile d'avoir de beaux Orangers, il faut presentement expliquer en détail ce que je pense de leur culture.

CHAPITRE III

Des différentes parties qui regardent la culture des Orangers.

Pour en parler le plus clairement qu'il me sera possible, il me semble qu'il faut examiner cinq principaux Articles, dont l'intelligence est pour les nouveaux

curieux, que je veux instruire; c'est à dire pour ceux, qui n'ont aucune connoissance de cette matiere, & la veulent acquerir.

Le premier Article qui est tres-important, & doit desabuser de grands scrupules, regarde la composition de la terre, ou terreau qui est propre pour la nourriture des Orangers qu'on met ou en caisse, ou en pot.

Le second Article regarde la maniere de les élever de semence; ensuite de les greffer, & regarde sur tout la premiere chose qu'il faut faire aux Orangers gros, ou menus, quand les ayant nouvellement venus du pais, soit qu'ils soient tout dépouillés, & sans mote, c'est à dire comme d'autres Arbres fruitiers, soit qu'ils ayant des feuilles avec une mote, &c. quand, dis-je, les ayant en cet état on les veut mettre en pot, ou en caisse.

Le troisieme regarde la grandeur & la façon des caisses, dont on se sert pour cela; il regarde aussi l'operation qui est à faire à la mote, & aux racines de ceux qu'on rencaisse de nouveau, & la maniere de faire les rencaissemens, deux points principaux & essentiels pour nôtre culture; enfin il regarde l'usage & la maniere des arrosemens.

Le quatrieme regarde ce qui est à faire à la tête de ces Orangers, soit pour rétablir ceux qui ont été long-temps negligez, ou mal conduits, ou ceux qui ont été gâtez par la gelée, ou par les humiditez d'Hyver soit pour parvenir à avoir des Orangers, qui soient en tout temps beaux & agreables dans leur figure, & qui soient toujours bien sains, & bien vigoureux: en sorte qu'il ne leur arriye point de se dépouiller.

Le cinquieme article doit expliquer la situation necessaire aux lieux, où on met les Orangers au sortir de la serre, & doit marquer ce que tout le monde sçait assez, c'est à dire le temps qu'il les faut serrer, & celui qu'il les faut sortir; il marque aussi ce qui est à faire pendant six ou sept mois, que les Arbres sont serrés, surquoy particulièrement je diray ce que je pense à l'égard du feu, que beaucoup de gens font dans leurs serres.

CHAPITRE IV.

De la composition des terres propres à encaisser des Orangers, Citronniers, &c.

Comme les Orangers, & Citronniers sont à nôtre égard des Arbres étrangers, si bien que, pour ainsi dire, ils ne viennent que par artifice dans les climats sujets à de grands Hyvers, comme celui de l'Isle de France, & autres un peu Septentrionaux, au lieu qu'ils viennent naturellement, & aisément dans les pays chauds; cette consideration a fait qu'on s'est allé imaginer, que ce pouvoit être en partie la faute de la terre qu'on y a, aussi bien que la faute de l'air qu'on y respire, qui faisoit, que ces Arbres souffroient ici quelques incommoditez; d'où vient que sur cela chaque Jardinier se fait un grand mystere de quelque composition particuliere de terres; & c'est une matiere où les opinions paroissent tres-differentes, & fort partagées.

Les uns font consister l'importance de la composition, tant à la pluralité des ingrediens, & sur tout s'ils sont difficiles à trouver, qu'à la dose de chacun; les autres la font consister à remuer tres-souvent ces terres ainsi mélangées: en sorte que sans ce remuement ils croyent le reste inutile; il y en a qui donnent principalement à l'antiquité de la composition; ceux-cy voulant que les plus vieilles faites soient les meilleures, comme les autres veulent que ce soient les plus remuées, la plupart enfin ne font cas que des matieres legeres pour leur composition, sçavoir de poudrette, de marc de vin, de terreau, de vieille couche, &c.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois entrer dans le détail des manieres de chaque Orangiste; il est tres-certain, qu'il n'y en a point qui ne pretendent avoir quelque secret particulier, & inconnu à tous les autres: sibi en que pour rien du monde il n'en voudroit faire part à personne.

Je veux bien suposer qu'ils ont tous lieu d'être satisfaits de leur façon de faire; ainsi ce n'est pas à moy à y trouver à redire; & en effet on ne m'a jamais vu condamner personne sur cela; cependant comme je croy avoir choisi une maniere simple & aisée, qui me paroît tres-conforme & à l'ordre general de la vegetation, & à la nature particuliere des Arbres dont est question, je la veux expliquer à tous les curieux, & leur faire entendre, comme quoy depuis long-temps je m'en fers tres-heureusement: il y a aussi beaucoup d'honnêtes gens, qui pour leurs Orangers ont trouvé bon de suivre en cela ma methode, & qui ensuite ne manquent pas d'en rendre de bons témoignages.

Mais devant que d'en venir à cette explication, je croy pouvoir dire encore une fois, que de tout ce que la terre nous produit, soit plantes, soit Arbres, il n'y en a point, qui en fait de leur culture paroisse, pour ainsi dire, d'une complexion, ou d'une constitution plus aisée & plus accommodante que les Orangers & les Citronniers; les différentes manieres, dont ils sont gouvernés en differens endroits, se justifient assez visiblement; on peut ce semble à cet égard les comparer à de jeunes gens, qui sont bien sains, & bien vigoureux, mais qui en même temps sont abandonnés au dérèglement, & à la débauche; la vigueur de la jeunesse dans la plupart répare & rétablit tous les désordres d'une vie déreglée, mais ce n'est que pendant un certain temps, comme si le corps d'un jeune homme s'accoutumoit à ce qui enfin le doit absolument détruire, ou qui au moins doit altérer ce qu'il a de robuste, & de bien composé: ainsi nos Orangers sont d'un naturel extraordinairement vif & vigoureux, si bien que par là ils réparent & rétablissent facilement tout ce qu'une nourriture, qui est peu conforme à leur espece, seroit capable d'y gâter & de corrompre; en effet il n'en est pas de ces Arbres-là comme de certains vegetaux, dont les uns ne peuvent absolument vivre que dans une terre sèche & legere, les autres dans une terre humide & grassé; les Orangers vivent dans l'une & dans l'autre, mais veritablement ils réussissent mieux dans l'une que dans l'autre.

Ce que j'ay crû être singulierement à observer pour la culture de ces Orangers, qui, comme nous avons dit, sont pour nos climats des Arbres étrangers, a été de bien regarder, quelle est à peu près la terre, dans laquelle on les voit naturellement bien venir, & d'essayer de leur en donner ici une, qui paroisse en approcher; dans cette recherche j'ay trouvé que c'est dans des terres fortes, grasses, ou lourdes, que communément la nature les fait venir beaux, grands, & parfaits, & de là j'ay conclu, qu'il étoit à propos que l'art qui doit toujours imiter cette nature, leur préparât une terre, qui fust pareillement grassé, & lourde; mais comme ces Arbres étant en caisse, cette terre grassé & lourde, qui les y doit nourrir, & qui n'y reçoit aucun secours de son voisinage, seroit sujette à sécher, & à s'endurcir, & pour ainsi dire à se petrifier, de maniere que, comme si cette terre étoit inutile à la vegetation les racines ne scauroient s'y étendre, à moins qu'on ne leur donne quelques secours, il s'ensuit qu'il faut être soigneux non seulement de luy aider par les arrossemens, mais aussi de faire en sorte que l'eau de ces arrossemens la puisse aisément penetrer par tout; j'ay donc crû qu'il falloit trouver un moyen pour faire que cette terre fût aussi bien meuble par notre industrie, qu'elle est lourde de sa nature.

On m'objecte d'abord à l'égard de cette terre lourde & materielle, dont je fais cas, que le Soleil, qui ne nous voit qu'obliquement, ne peut faire ici sur elle les mêmes effets, qu'il fait sur celle des climats, où les rayons portent plus directement, & voilà l'objection la plus ordinaire, que nos Orangistes me font; à quoy j'ay à répondre premièrement, que comme tout le monde voit, & comme l'expérience le confirme,

firmé,

ferme, la chaleur que nous avons icy pendant les quatre, ou cinq mois que les Orangers sont dehors, est assez grande pour les pouvoir faire vivre tres-long-temps, & même avec beaucoup de vigueur; en second lieu que la terre des caisses étant à l'air, & par conséquent veüe de tous côtez par le Soleil, elle reçoit les impressions de sa chaleur presque aussi facilement que celle, qui étant en plein champ n'en est veüe que du côté de la superficie; & enfin que la terre étant meuble, aussi bien qu'elle est lourde, elle est par ce moyen-là renduë convenable à l'action des racines, & à la penetration de l'eau; à plus forte raison est-elle renduë facile pour recevoir toute l'impression de la chaleur dont elle a besoin; si bien que même telle qu'elle est par nôtre art, elle pourroit en recevoir trop dans les pays plus chauds.

Sur le fondement d'un tel raisonnement en quelque pays que je me trouve, je cherche de la meilleure terre naturelle & commune, & de la moins pierreuse, qui soit dans le voisinage, c'est à dire de la terre assez lourde, & assez solide, non pas de celle, qu'on appelle terre glaize, que je regarde comme morte, mais de celle, où toutes sortes de plantes paroissent venir naturellement fort bien; je n'ay pas de grands égards à sa couleur, quoy que d'ordinaire pour le plaisir de la veüe la noire soit la plus agreable, & la plus aprouvée: je prends par exemple de la terre à Chevriere & à bon Bled, de la terre de pré, de la terre de grand chemin, quand il est en bon fond, ou qu'étant dans une situation basse il fert d'égout à quelque bon fond plus élevé; je prens de cette terre, autant que je puis en avoir besoin, & sans me mettre en peine de prendre celle de dessus, quoy que dans la verité elle soit bonne, & que d'ordinaire ce soit la plus estimée par beaucoup de gens, j'affecte plutôt de prendre celle qui est au dessous, pourveu qu'elle me paroisse de la même qualité de celle de dessus; je cherche toujours la plus neuve, c'est à dire celle qui peut-être n'aura jamais été éclairée du Soleil, & qui par conséquent n'aura encore servi à la nourriture d'aucune plante; si bien que non seulement il est à presumer qu'elle a encore tout le premier sel qui luy a été donné dans la creation du monde; mais qu'elle a de plus une grande partie de celui, qui luy est venu des terres superieures, auxquelles elle a servi d'égout.

Ensuite je cherche dans les Bergeries du crotin de Mouton sec, & à peu près réduit en poudre; il est peu de pays où il ne s'en trouve, ou faute de cela je cherche d'ancien fumier de ces Moutons réduit en terreau; je n'estime pas, qu'il y ait rien de meilleur, & de plus souverain pour les Arbres dont est question, mais si malheureusement je n'en puis recouvrer, je me fers ou de terreau de feuilles d'Arbres bien pourries, ou de terreau de vieille couche, qui n'a pas été extraordinairement arrosée, sans me servir jamais de marc de vin par les raisons, que je diray cy-aprés.

Et comme mon intention, ainsi que j'ay dit cy-devant, est que la terre que je veux preparer, soit lourde, & meuble, afin que d'un côté étant lourde, & materielle, il s'y puisse faire de grosse racines plus sûrement, qu'il ne s'en fait dans une terre legere, & que d'ailleurs étant meuble, l'eau des arrosemens, & la chaleur du Soleil la penetre plus aisément qu'elle ne feroit, si elle étoit absolument lourde, & grossiere; après avoir regardé à peu près, combien j'ay d'Arbres à encaïsser; je fais ma composition, de maniere que de cette bonne terre naturelle, qui s'est trouvée dans le voisinage, il y en entre au moins de quoy faire la moitié, & voilà ce qui donne la pesanteur que je croy necessaire; à l'égard de l'autre moitié de la composition, je la fais particulièrement de crotin de Mouton réduit en poudre, si j'en ay suffisamment, ou celui-cy me manquant entierement j'ay recours aux autres ingrediens cy-devant marquez, c'est à dire au terreau de vieille couche, & au fumier de feuilles pourries, & tout cela par portions à peu près égales, pour faire la moitié de ma composition; voilà ce qui fait la legereté que j'y souhaite; je fais ce mélange

le jour même que je m'en dois servir, si je n'ay pû le faire quelques jours auparavant, n'estimant pas qu'il soit nécessaire de l'avoir fait beaucoup plutôt.

Et ce qui me le persuade est en premier lieu, que constamment chaque partie de terre a en soy son sel particulier pour l'usage de la vegetation; en second lieu, que constamment aussi un grain de terre n'entre point dans un autre grain, encore moins dans le corps des racines, ainsi c'est seulement l'eau ordinaire, qui baignant toute cette terre empruntée, pour ainsi dire, du sel de chaque partie, en prend plus ou moins, selon que la terre en a plus ou moins; si bien que telle eau étant ainsi pénétrée, ou assaisonnée du sel de ces bonnes terres, c'est elle seule, qui, comme nous avons dit en tant d'endroits, sert aux racines, pour en former leur nourriture ou leur sève; surquoy nous avons à dire que cette sève se trouve d'autant meilleure que les terres, où l'eau aura passé, auront été plus fécondes, & sur tout moins lavées.

Or cela étant il s'ensuit, que l'ancienneté de composition, non plus que les fréquens remuëmens n'y font rien, pour rendre cette composition meilleure; au contraire il semble, qu'il seroit à souhaiter, que cette composition étant une fois faite, & les terres mises en un tas, elles fussent à couvert des pluyes, de peur que les eaux en passant au travers, & s'écoulant plus loin, elles n'en tiraient une partie de ce qui est de meilleur, & le répandissent inutilement sur les côtez, ou au dessous de la masse.

Et afin de faire cette composition avec plus de vitesse & de facilité, & même avec plus de justesse, après avoir fait mettre par tas assez près les uns des autres tout ce qui doit y entrer, je prends autant de gens qu'il doit y avoir de différens ingrediens dans la composition, je les mets avec des péles, ou bêches tout auprès de chaque tas, & ordonne à chacun de jeter également, & pêle-mêle dans un lieu voisin, & séparé une quantité égale de la matière, qui fait le tas, auprès duquel je l'ay posté; en sorte que par exemple si je n'ay qu'un tas de bonne terre, & un tas de crotin de mouton, il ne me faut que deux hommes, qui jeteront également chacun de leur tas dans le nouveau tas, qui est à faire; & si avec le tas de bonnes terres, j'ay deux, ou trois autres tas des autres ingrediens cy-dessus proposés, je mettray autant d'Ouvriers auprès du seul tas de la bonne terre, qu'il y en aura tout ensemble auprès de tous les autres tas, & ainsi en même temps qu'il sortira une pêle-tée de matière de chacun de ces deux, ou trois tas séparés, il en sortira aussi en même temps deux, ou trois du seul tas de la bonne terre, ainsi ma composition se trouve tout d'un coup faite, & parfaite, sans qu'il soit besoin de perdre du temps, & faire un plus grand mélange, ou remuëment des ingrediens, qu'on y aura mis.

De ce que je viens de dire, il paroît que je ne me soucie pas de chercher ny de vieilles terres d'égoût, ny de vieilles boues sèches, & consumées, ny des cureures de Mares, ou de fosses, ny du fumier de pigeon, &c. tant parce que je puis fort bien m'en passer, quand j'ay les autres matières dont je me sers, & qui ne me font pas de peine à recouvrer (la facilité en Agriculture ayant pour moy des charmes infinis) que principalement parce que je les estime beaucoup mieux; si bien que je ne me sers des autres qu'au défaut de celles-cy, c'est à dire à la dernière extrémité.

Il paroît encore, que je ne plante pas dans du terreau tout pur, encore moins dans la poudrette toute pure, comme font quelques Jardiniers; il est bien vray que les Orangers poussent assez bien dans cette poudrette pendant un an, ou deux; mais il est vray aussi qu'ils n'y font aucune mote; ainsi ils sont très-difficiles à changer de caisse, & dans ce changement courent toujours risque de demeurer sans aucune vieille terre au tour de racines, & par conséquent sont sujets à ne rien faire l'année du rencaissement, & à se dépouiller l'année d'après; au lieu que ceux qui ont été encaissés dans les terres dont je me sers, font une très-belle, & bonne mote,

de

de laquelle en renaissant on peut, comme on doit, retrancher une grande partie, en sorte que tant les vieilles racines, que la vieille terre soient notablement diminuées, sans que l'Arbre coure aucun risque de se dépouiller, mais qu'au contraire il devienne plus vigoureux, & plus beau, & commence dès l'année même à faire beaucoup de jets nouveaux.

Il paroît aussi, que je fais peu de cas du marc de vin, & cela premièrement parce que l'eau qui auroit le goût, & la qualité de vin, comme en effet si ce marc contenoit encore quelque sorte d'humeur, cette eau qui le laverait, seroit capable de le prendre, parce que dis-je cette eau ayant le goût, & la qualité du vin, non seulement n'est pas bonne pour aucunes Plantes, mais que même elle leur est pernicieuse; En second lieu parce que ce marc n'étant en effet composé que de trois choses, qui ne contiennent plus aucun suc, çavoir de pepin, d'écorce de raisin, & de rape il ne peut fournir aucun secours pour la végétation: car d'un côté le pepin demeure d'ordinaire dur comme de petites pierres, si bien qu'il ne pourroit presque point, pour se réduire en terre; & de l'autre côté l'écorce, & la rape ayant été extrêmement pressurées dans le pressoir il ne leur reste plus rien qui puisse aider à la nourriture.

Ce que nous connoissons en ce que l'eau, dans laquelle a trempé long-temps du marc de vin, ne paroît pas au goût en avoir emprunté quoy que ce soit; au lieu que l'eau, qui a lavé du fumier de mouton, ou du terreau de vieille couche, &c. paroît en avoir emprunté quelque chose d'extraordinaire soit par son acreté, soit par son goût.

Et enfin quelque soin que j'en aye pu prendre, je n'ay jamais pu remarquer, que le marc de vin servit d'engrais aux terres; il sert au contraire à les rendre seulement plus légères, sans leur donner aucune autre bonne qualité, & c'est particulièrement ce que j'évite pour les terres d'Orangers, dans lesquelles, outre que je ne veux pas une grande légèreté, je veux sur tout, que ce qui leur en doit autant donner, qu'elles en ont besoin, ait encore en soy quelque chose d'utile, & même de souverain pour la nourriture des Plantes: joint que si le marc de vin étoit nécessaire aux Orangers, que pourroient faire, ou plutôt qu'auroient fait ceux qui en ont, & qui se trouvent dans des Pays où les Vignobles ne réussissent pas.

J'ajouteray icy que pour ce qui est des climats froids, & humides, & même pour les autres lieux, où la terre est trop forte, & approche trop près de la nature de la glaise, il faut que dans la terre des Orangers il entre un peu plus de crotin de mouton, ou de ces autres matières, qui sont légères, & par conséquent faciles à échauffer, ce que nous ne faisons pas soit dans les climats chauds, ou au moins temperez, soit dans les bonnes terres des autres Pays; ainsi en telles occasions cela pourroit bien aller jusqu'aux deux tiers de ce crotin; j'ajouteray enfin que cette dernière composition de terre peut être bonne pour tout ce qu'on peut élever d'autres Plantes soit en pot, soit en caisse.

CHAPITRE V.

De la maniere d'élever les Orangers de pepin, & ensuite de la maniere de les greffer; de la premiere culture qui est à faire à ceux qu'on nous apporte tout de nouveau des Pays où ils viennent aisément, & sans artifice, soit qu'on les ait aportés tout dépouillez, & sans mote, soit qu'on les ait aportés en mote, & avec quelques feuilles.

AL'égard du premier article nous avons à dire que quoy qu'il soit vray qu'en certains climats les branches d'Orangers, & sur tout celles de balotin reprennent de bouture, ou de marcote, aussi facilement, que sont icy les Groseilliers, Figuiers, Coignassiers, &c. Cependant en ce Pays-icy, où nous n'avons pas cette facilité, on n'éleve d'ordinaire les Orangers que de pepin, c'est à dire de la graine qui se trouve dans les Oranges bien meures, & même pourries; c'est au mois de Mars qu'on en met dans des vases, ou dans des caisses pleines de terreau soit de mouton, soit de vieille couche, autant qu'on trouve à propos d'en semer, & là on les met deux, ou trois doigts avant dans ce terreau soit par rayon, soit dans des trous separez d'environ deux pouces; on les met ainsi assez près les uns des autres, ne pouvant juger s'il en levera beaucoup, mais toujours ayant intention de les éplucher, pour en ôter une partie, s'il en leve trop, & pour faire par ce moyen, que ceux qu'on laisse, profitent davantage, & en moins de temps.

Quand on veut ainsi semer, on choisit pour cela de bonnes especes d'Oranges, & principalement des Bigarades; de cela il en vient des sauvageons, qui au bout de deux ans sont bons à être replantés separement pour devenir plus gros & plus grands, & au bout de cinq, ou six ans, quand on a pris soin de les bien cultiver soit par de frequents petits labours, soit par les arrosemens ordinaires, soit en les élagant proprement, &c. ils deviennent assez grands, & assez forts pour pouvoir être greffés.

On en greffe de deux façons, la premiere, & la plus ordinaire est de les greffer en Ecusson à œil dormant dans les mois de Juillet, Aoust, & Septembre; ces sortes de greffes se font de la même façon, qu'aux autres Arbres fruitiers, & toujours autant que faire se peut, tout auprès de la superficie de la terre, afin de faire des Arbres bien droits sur le jet, qui doit sortir de cet Ecusson. La seconde maniere de greffer les Orangers est ce qu'on appelle en approche, & cela se fait dans le mois de May, mais pour telle maniere de greffer il faut que le sauvageon soit assez gros, parce qu'il le faut couper en tête, & y faire une incision, ou entaille, ou même quelquefois une fente, afin d'y pouvoir apliquer, ou aprocher la branche de l'Oranger, dont on veut avoir de l'espece par le moyen de la greffe, & pour lors il faut couper un peu de l'écorce, & du bois des deux côtez de cette branche, & ensuite il la faut insérer, ou faire entrer bien proprement dans le milieu de l'entaille, enveloper l'un & l'autre premierement de cire, ou de terre glaisée, & en second lieu d'un peu de linge, & enfin lier le tout ensemble assez ferme, pour pouvoir resister à l'effort des vents, jusqu'à ce qu'enfin vers le mois d'Aoust voyant la greffe prise, ce qui paroît en ce qu'elle pouffe assez vigoureuement, on separe ce sauvageon greffé d'avec l'Arbre, qui avoit été aproché, ce qui se fait en sciant, ou coupant la branche aprochée immédiatement au dessous de l'endroit, où s'étoit faite l'approche.

On

On élève des Citronniers de la même maniere, que je viens d'expliquer pour les Orangers, & on greffe indifféremment les Orangers sur les Citronniers, & Orangers, aussi-bien qu'on greffe les Citronniers sur les Orangers, & Citronniers; mais il est certain, que les Orangers réussissent mieux sur les sauvageons d'Orangers, que sur les Citronniers, & Balotins.

Il n'est pas difficile de démêler les Orangers, & Citronniers les uns d'avec les autres, car les Citronniers, & Balotins ont l'écorce jaunâtre, & les Orangers l'ont grisâtre; outre que les feuilles d'Orangers sont accompagnées d'un petit cœur auprès de la queue, ce que les Citronniers n'ont pas; les Orangers greffés sur des sauvageons de leurs especes poussent d'ordinaire plus vigoureusement, & sont moins sujets à se dépouiller, que ceux qui ont été greffés sur des Citronniers, ou Balotins.

Icy aux environs de Paris nous n'avancions guères de semer de ces pepins, ny de les greffer, il n'y a qu'un peu de curiosité qui puisse engager à l'éprouver.

Les Marchands Genoïs nous peuvent aisément soulager de cette peine, en ce qu'ils la prennent en leur Pays avec un succès facile, & heureux tant pour leur profit, que pour nôtre satisfaction; tous les ans ils nous amènent icy dans les mois de Février, Mars, Avril, May une grande quantité d'Orangers, & Citronniers assez forts, & assez grands, & les donnent à un prix fort raisonnable tant ceux qui viennent sans mote, que ceux qui viennent bien enmotez.

Il est particulièrement question soit les uns, soit les autres, de les acheter bien conditionnez tant pour la tige qui doit être droite, saine, sans écorchure, & d'une bonne hauteur, c'est à dire depuis un pied & demy, ou deux pieds, jusqu'à trois, ou quatre, &c. que pour les racines, en sorte que ces Orangers soient aussi sains, que si on venoit de les arracher de la terre, où ils ont été élevés; & pour cela il faut que sur les chemins à venir de Genes à Paris ils n'y aient souffert ny du grand froid, ny d'une trop longue sécheresse, ny de trop d'humidité; un seul de ces trois défauts peut les avoir entierement gâtés, & par conséquent les faire rebuter; or on connoît s'ils sont défectueux, en coupant, ou écorchant un peu tant de la tige, & des branches que des racines; les unes, & les autres doivent avoir l'écorce un peu ferme, & d'un verd jaunâtre, il faut aussi que cette écorce se détache un peu du bois, qui doit paroître un peu humide, & comme huyleux, la sève qui s'y doit être conservée, faisant ce bon effet: Que si cette écorce est tres-molle, ou comme pourrie, & en bouillie, ou si même elle est tres-dure, & sèche; en l'un, & l'autre cas ce sont marques assurées de mort, & pour lors d'ordinaire le bois au dessous de l'écorce paroît noirâtre, & marbré, & par conséquent les Arbres ne sont bons qu'à jeter au feu.

A l'égard de ceux qui sont venus sans mote, & qui cependant ont les bonnes marques, il y a à travailler tant à leur tête, qu'à leurs racines; à leur tête c'est à dire à leurs branches, qui sont d'ordinaire toutes dépouillées de leurs feuilles; il les faut extrêmement racourcir, & les disposer, en veü que de leurs extrémitez il en puisse vray-semblablement sortir de nouveaux jets qui soient capables de former une belle tête, c'est à dire une tête qui soit ronde, & pleine, ainsi que nous l'expliquerons plus amplement cy-aprés: A l'égard de leurs racines on prendra soin de leur éplucher tres-bien le chevelu, qui d'ordinaire se trouve sec: on prendra aussi soin de leur racourcir les racines pour ne laisser aux plus grosses qu'une longueur de quatre à cinq pouces; & aux plus petites à proportion: on ôtera les endroits gâtés, ou écorchez, & ensuite on mettra tremper tout le pied cinq, ou six heures au moins dans de l'eau ordinaire; après quoy on les plantera dans de petits mannequins, ou dans de petites caisses, ou dans des vases, qu'on aura remplis d'un terreau un peu plus léger que celui, que je viens de composer pour les Orangers, qu'on a de longue main, & qui ont une mote; en sorte que pour ce premier plan, il n'y ait tout au plus dans la composition du terreau que le quart de grosse terre, tout le reste étant des ingrediens cy-dessus marqués.

Cela fait, on met ces caisses, ces mannequins, ou ces vases dans des couches fort médiocrement chaudes, & faites en lieu, où le Soleil ne donne que peu, ou bien si on les met en lieu où le Soleil donne beaucoup, & où par conséquent il puisse incommoder ce nouveau plan, c'est à dire l'alterer, & dessécher pendant les premiers mois; en ce cas-là on couvre cette couche, soit avec des paillassons, soit avec des toiles pendant les grandes chaleurs d'Esté, pour les découvrir dans les temps sombres, & pluvieux; on prend cependant soin de les arroser honnêtement, c'est à dire médiocrement, & de temps en temps, en sorte que la terre demeure toujours un peu humide; & on prend soin aussi, que la terre de telle caisse, &c. conserve toujours un peu de chaleur; bien entendu que pour peu qu'il y en ait, il y en aura suffisamment, & même il vaut beaucoup mieux qu'il n'y en ait point du tout, que d'y en avoir plus que de raison.

Avec de tels soins on salue d'ordinaire une bonne partie de tels Orangers ainsi encaissés, empotés, ou enmanequinez; on les laisse toute l'année dans ces mêmes couches jusques vers la my-October, qu'on vient à les ferrer pour l'Hyver dans une serre telle, que nous la demandons, ou bien on leur fait une couverture de fumiers secs, & de paillassons, &c. en sorte que telle couverture soit suffisante pour les garantir de la rigueur du froid; & l'année d'après à la fin d'Avril, ou au commencement de May on les sort de cette première caisse, ou de ce premier pot, sans rien ôter de leur mote, ou bien s'ils sont en mannequins, lequel vray-semblablement se trouve presque pourri au bout d'un an, sans se mettre en peine d'ôter ces restes de mannequins, de peur d'éventer les nouvelles racines, en l'un, & l'autre cas on les met chacun dans une caisse proportionnée à leur grandeur, pour leur donner ensuite la culture ordinaire, & telle que nous l'expliquerons cy-après, s'étudiant à commencer de leur former la tête pour parvenir à la beauté dont ils sont capables, & voilà quant aux Orangers, & Citronniers qui sont venus sans mote, & sans branches.

Que si les Arbres sont venus avec une mote, des branches, & des feuilles, il faut premierement examiner, si cette mote est bien naturelle, car souvent ce sont des motes de glaise faites à plaisir, & appliquées après coup; ce qui est assez aisé à connoître par la manière, dont les petites racines y tiennent; car elles y doivent assez bien tenir, si elles s'y sont naturellement formées; de manière que, si elles n'y tiennent guères, c'est une marque de supercherie en telle mote: si donc il paroît constamment, que telle mote ait été en effet appliquée, j'estime qu'il la faut ôter entièrement, comme au contraire si elle est visiblement naturelle, j'estime qu'il n'en faut ôter que très-peu; car à parement elle ne doit être guères grosse, & en ce cas-là il faut simplement rafraîchir, c'est à dire racourcir les racines, comme en l'autre cas il les faut traiter de la manière, que nous avons expliquée pour les jeunes Orangers, qui sont arrivés sans mote.

Ayant fait à la mote ce qui nous aura paru nécessaire, il faudra venir à travailler à l'égard de la tête, & ce sera pour s'étudier à luy donner le commencement d'une figure agreable, ce qu'on fera en luy ôtant une grande partie des petites branches menues, & confuses, que cette tête peut avoir; en luy ôtant aussi ce qu'elle en a de grosses, qui ne paroissent pas placées avec assez d'ordre, & de simetrie; pour pouvoir faire une tête parfaitement ronde, & pleine.

Cela fait j'estime qu'il faut mettre tremper cette mote pendant un bon quart l'heure, c'est à dire tout autant de temps qu'étant entièrement couverte d'eau on en verra sortir des bouillons d'air; après cela on la mettra égouter pendant autant de temps à peu près qu'on l'aura fait tremper, & ensuite on l'encaissera de la même manière, que nous encaissons ordinairement les Orangers au sortir d'une vieille caisse.

CHAPITRE VI.

*De la grandeur, & des autres conditions qui sont à souhaiter aux
Caiſſes pour être bonnes.*

IL ne me ſemble pas qu'il y ait grande choſe à dire à l'égard de la grandeur, & de la façon des Caiſſes, car pour la grandeur on la doit d'ordinaire régler ſur la grandeur des Arbres, qu'on y doit encaiſſer; un petit Arbre paroît trop ridicule dans une grande Caiſſe, tout de même qu'un grand le paroît trop dans une petite Caiſſe; mais cependant avec cette différence que celui-cy courroit riſque de languir, & peut-être de périr faute de nourriture, parce qu'il n'eſt pas poſſible qu'un grand Arbre avec toutes ſes racines puiſſe trouver ſuffiſamment à vivre dans un vaiſſeau qui ne ſçauroit contenir que peu de matière, au lieu que le petit Oranger, qui ſe trouve dans une grande Caiſſe, ne peut craindre un pareil accident; car en effet on peut dire, qu'il eſt dans cette grande Caiſſe tout de même que s'il étoit en pleine terre.

Et je ne voy pas grande raifon de dire avec quelques curieux, que les grandes Caiſſes empêchent les petits Arbres de profiter, à moins que de ſoutenir qu'ils ſeroient mal, s'ils étoient véritablement en pleine terre; on ſe trompe extrêmement, ſi l'on croit qu'une racine ne puiſſe rien produire de foy; quelque échauffée qu'elle ſoit, elle ne fera jamais rien, à moins qu'elle ne ſoit animée par le principe de vie, ainſi que nous l'avons prouvé dans un des Chapitres du Traité de mes reflexions; or l'impreſſion qui doit mettre ce principe en train d'agir, vient plus facilement, & même plus vray-ſemblablement par la ſuperficie, que par les côtes.

Ce qui reſte à dire ſur le fait des Caiſſes, c'eſt que leur figure, laquelle tout le monde ſçait être quarrée, quoy qu'on en faiſſe quelquefois de petites rondes, & d'autres longuettes; c'eſt diſ-je que leur figure eſt deſagréable, à moins que la hauteur, ſans y comprendre le pied, ne réponde à la largeur; car d'être large, & baſſe, ou d'être haute & étroite, cela ne plaît nullement à la veüé; le pied doit être d'ordinaire de cinq à ſix pouces de haut pour les Caiſſes, qui ont depuis un pied & demy juſqu'à deux & trois pieds; elles peuvent avoir quelques pouces de moins, ſi elles n'ont que huit, dix & douze pouces de large, & en avoir quelques-uns de plus, ſi elles vont juſqu'à trois pieds & demy, ou quatre pieds; on n'en voit gueres de plus grandes, que celles qui vont juſqu'aux quatre pieds.

Le meilleur bois à faire des Caiſſes eſt le chêne, parce qu'il dure long-temps; le ſapin, l'hêtre, le châtegnier, &c. n'y ſont point propres.

Les Caiſſes peuvent être de vieilles douves, ou de merrein neuf, quand elles n'ont environ que juſqu'à vingt, ou vingt-deux pouces; mais ſi elles excèdent cette grandeur, j'eſtime qu'il les faut faire de bois d'aſſemblage, c'eſt à dire de bois, qui ait environ un bon pouce d'épaiſſeur, ou autrement elles ſeront fort ſujettes à ſe rompre, & à ſe gêner par la difficulté, qu'il y a à les remuer avec des leviers, quand elles ſont grandes, & pleines de terre, & par conſéquent fort lourdes.

La grande importance des Caiſſes eſt d'avoir premièrement des pieds de chêne qui ſoient carrés, & forts à proportion de la grandeur de ces Caiſſes; en ſecond lieu d'avoir un fond, qui ſoit bien matériel, & ſoutenu de bonnes barres bien clouées & bien attachées; en ſorte qu'il puiſſe long-temps porter la péſanteur du fardeau, & reſiſter à la pourriture, que cauſent les fréquens arroſemens; il ſeroit extrêmement à ſouhaiter que les Arbres püſſent être longues années dans une même Caiſſe, ſans qu'on fût obligé de les changer: ils ſouffrent régulièrement chaque fois qu'on les change: ainſi il eſt grandement néceſſaire de prendre garde que les Caiſſes ne

s'effondrent pas, & même pour les mettre en état de mieux résister à la pourriture, dont ils sont menacés, & par conséquent de durer plus long-temps je suis d'avis qu'on leur donne en dedans une bonne couche de peinture à huile; il n'importe pas de quelle couleur elle soit, ou même qu'on en donne jusqu'à deux, cela pourra paroître une vision nouvelle, je le veux bien, mais tout meurement examiné, on trouvera qu'elle n'en est pas moins bonne; je m'en sers du depuis que je l'ay imaginée, & m'en trouve tres-bien; car dans la vérité, outre que c'est une épargne considérable, en ce que les Caisses en durent beaucoup plus, il est encore certain, que les Orangers en valent mieux, en ce qu'on n'est pas obligé de les changer si souvent, pourveu que d'ailleurs on ait les égards, que j'ay tant recommandez pour encaisser haut, & pour battre la terre dans le fond de la Caisse, devant que de renaïsser.

On sçait assez que le fond doit être percé de plusieurs grands trous de terrier, si on la fait solide, ou qu'il doit être disposé de maniere que les ais, qui le font, soient assez séparés les uns des autres pour donner quelque petite sortie au superflu de l'eau des arrosémens.

Dés qu'une Caisse va jusqu'à deux pieds & demy, j'estime qu'il la faut ferrer dans toutes les encoignures, & même par les dessous des barres d'en bas, afin que les leviers, dont on est nécessairement obligé de se servir, pour remuer de si gros fardeaux, ne rompent rien à ces barres; j'estime aussi qu'il faut, qu'elles soient à guichets, c'est à dire que deux des côtés se puissent ouvrir, & fermer par le moyen de quelques barres de fer, & de quelques crochets qui soutiennent ces barres, non pas afin que par là on puisse donner des demy-renaïssemens, c'est une maniere que je n'approuve nullement, & que je ne mets point en usage, j'en diray cy-après les raisons; mais afin que, quand il en faut venir aux renaïssemens des grands Orangers, on fasse sortir par ces guichets la plus grande partie de la terre qui compose leur mote, & que par ce moyen on puisse plus facilement sortir les Arbres de la vieille Caisse, ce qu'on ne sçauroit faire à moins que de la rompre; expliquons presentement ce qui est à faire pour bien renaïsser.

CHAPITRE VII.

Des renaïssemens, & de ce qui est à faire pour les faire bons.

Pour en venir à renaïsser un Oranger, il faut qu'il y ait ou nécessité de la part de la Caisse, ou nécessité de la part de l'Arbre.

Au premier cas c'est une Caisse toute rompue, soit de vieillesse, soit d'autre accident, en sorte qu'elle ne peut plus être transportée avec l'Arbre qu'elle contient, ou bien c'est une caisse trop petite, pour pouvoir plus long-temps nourrir son Oranger.

Au second cas c'est l'aprehension d'un déperissement prochain pour cet Arbre, aprehension fondée sur ce que les jets en sont foibles & languissans, les feuilles jaunes & miserables, les fleurs petites & chifonnées, &c. ou sur ce qu'enfin une des principales conditions de la beauté d'un Oranger étant à mon sens, qu'il fasse tous les ans de beaux jets nouveaux, s'il a manqué d'en faire au dernier Printemps, il est à presumer qu'il luy manque quelque chose, & ainsi quoy que peut-être il ait conservé à ses feuilles le verd, qu'il avoit des deux années auparavant, il paroît cependant qu'il ne trouve plus dans sa Caisse autant de nourriture qu'il en a besoin,

&

& partant soit que ce soit par avoir la terre trop vieille, & trop usée, ou par avoir la Caisse trop petite eu égard à la quantité de ses racines, en l'un & l'autre cas il en faut venir au rencaissement.

Heureux les Orangers, ou plutôt heureux le Maître, qui ayant des Orangers les a mis entre les mains d'un Jardinier assez habile, & assez éclairé pour ne pas attendre à les rencaisser, qu'ils soient devenus infirmes & langoureux; car s'il a soin de les rencaisser, devant que la maladie les ait entièrement accueillis, & qu'il le fasse avec tous les égards requis, & nécessaires; il est assuré en premier lieu que régulièrement ses Arbres ne se dépouilleront pas, & voilà une grande partie du chef-d'œuvre; il est assuré en second lieu, que l'année même du rencaissement ils pousseront à peu près autant que s'ils n'avoient pas été rencaissés de nouveau, en quoy consiste l'autre avantage d'un bon rencaissement; il est assuré en troisième lieu, que supposé que la tête soit conforme à l'idée de beauté cy-devant expliquée, il n'a presque rien à faire à l'égard de cette tête, c'est à dire qu'il n'a pas besoin de luy retrancher de ses branches, quoy qu'il ait été obligé de luy retrancher environ les deux tiers de sa mote, & voilà le comble de perfection à l'égard d'un Oranger nouvellement encaissé.

Il est donc très-important de se résoudre à rencaisser dès qu'on s'apperçoit, que quoy que l'Arbre ait été habilement & soigneusement cultivé, cependant il a passé un-Esté sans pousser assez vigoureusement, comme il avoit accoutumé de faire; au lieu, que si on ne rencaisse que quand les Arbres sont actuellement malades, & en mauvais état, on est assuré, que vray-semblablement l'année même, ou au moins certainement l'année d'après ils se dépouilleront, que pendant l'année de leur rencaissement ils ne feront aucuns jets, ou les feront jaunes & miserables, que leurs fleurs seront rondes & petites, tombant presque toutes sans s'épanouir, & que particulièrement il leur faudra ôter une très-grande partie de leurs vieilles branches, & quelquefois même presque toutes; ainsi on sera long-temps dans le chagrin de voir ces Arbres miserables, & long-temps à attendre qu'ils se rétablissent, & reviennent en état de donner quelque peu de contentement.

Il est à propos de dire ici, que quelquefois un Oranger encaissé, soit qu'il soit nouvellement venu des Pays chauds, soit que simplement il soit nouvellement changé de Caisse, qu'un tel Oranger, dis-je, demeure quelquefois des deux & trois ans sans pousser ny en racines, ny en branches, quelque soin qu'on prenne de le bien cultiver, ce qui est très-désagréable; mais quand telle chose arrive il ne faut pas pour cela regarder cet Oranger comme un Arbre désespéré, c'est à dire comme un Arbre à jeter; car pourveu que sa tige & ses branches demeurent toujours vertes, il donne par là d'assez bonnes marques de vie, si bien qu'on a lieu d'en attendre un bon succès: il ne faut pas même se mettre en peine de le changer de Caisse, & au contraire continuant de le cultiver comme il faut, on le verra enfin se mettre en train de répondre à la culture, comme il arrive assez ordinairement, cette manière d'engourdissement, ou de létargie venant enfin à être vaincue par je ne sçay quoy, qui nous est inconnu: mais quand un Oranger encaissé, par exemple de trois, ou quatre ans étant toujours bien cultivé cesse une année de pousser, il faut, comme nous avons déjà dit, le regarder comme un Arbre, qui commence à tomber en infirmité, & ainsi sans y manquer, il faudra se disposer à le rencaisser l'année d'après: or pour en venir à bien faire ce rencaissement, la première chose qu'il faut se proposer, est de retrancher environ les deux tiers de la vieille mote; ce retranchement paroît terrible, à qui ne sçait pas la culture des Arbres encaissés, & cependant il est indispensablement nécessaire chaque fois qu'on rencaisse, & sur tout si l'Arbre est encaissé de quatre ou cinq ans; à plus forte raison s'il est encaissé de plus long-temps, car quelquefois il est expédient d'aller même jusqu'à retrancher la moitié de la mote, quand par la negligence, ou l'imprudence

des anciens Jardiniers elle se trouve excessivement grosse, pour n'avoir pas été assez retailée aux rencaiffemens precedens; la seconde chose qui est à faire pour bien rencaiffer, est qu'il faut, devant que de commencer à décaiffer, faire deux observations importantes, l'une à l'égard de la terre de la mote, & l'autre à l'égard du bon ou du mauvais état de la caisse; pour ce qui est de la terre, si on voit qu'elle paroisse fort legere, enforte qu'elle donne lieu de juger, qu'il se fera fait tres-peu de mote, pour lors il faut extrêmement arroser un jour devant que de commencer à rien faire, afin que l'eau de l'arrosément atache davantage la terre aux racines, ou autrement on court risque de voir tomber toute cette terre, & par conséquent voir les racines toutes nuës, quand on sortira l'Arbre de sa caisse, ce qui est une menace trop certaine, que l'Arbre s'en dépouillera plutôt; que si au contraire la terre paroît solide & materielle, enforte qu'on ait lieu de juger, qu'il se fera une bonne mote, pour lors on n'a que faire d'arroser devant que de commencer à décaiffer, la terre tiendra assez aux racines, pour y pouvoir travailler sans aucun peril.

Pour ce qui est de la vieille caisse il faut avoir considéré, si elle est assez bonne pour pouvoir encore servir, & cela étant il faut tâcher de la conserver, ou si elle ne vaut plus rien, & cela étant il n'y a rien à ménager. Or ce qui est à faire pour conserver la Caisse, soit Caisse à guichets, soit Caisse ordinaire est, que tout au tour de la mote, & tout prés des quatre côtes de la Caisse il faut avec quelque houlette de fer en retirer autant de la vieille terre, & couper en même temps autant des vieilles racines, qu'il sera possible, sans faire tort au tiers de la mote qui est à conserver; cette operation étant necessaire, afin de parvenir à ébranler & dépendre ce qui reste de cette mote, & qu'on n'auroit pu autrement arracher; cela fait on la sort de la Caisse, soit à force de bras, quand elle n'est pas excessivement grande, & materielle, soit par le moyen d'une grue, d'une poulie, & de quelques cordages, quand ce sont de tres-grands Arbres; & ainsi sans avoir rien rompu de la vieille Caisse, on la conserve en son entier, & on l'employe tout de nouveau, soit peut-être à rencaiffer le même Arbre, soit à en rencaiffer un autre, si on a lieu de juger, qu'avec quelques petites reparations dont elle a besoin, elle puisse étant employée durer encore tout au moins quatre ou cinq ans.

Que si cette Caisse ne vaut plus rien qu'à brûler, en ce cas là il ne faut que la rompre à force de coignées, & pour lors la mote paroissant toute entiere, il en faut comme à la precedente retrancher environ les deux tiers, & même quelquefois davantage; bien entendu qu'en l'un & l'autre cas ces retranchemens se doivent faire, non seulement sur les quatre côtes, mais aussi dans la partie du dessous; il faut ensuite grater encore tout au tour un peu de la vieille terre, afin que jus qu'à l'épaisseur de deux pouces les extremités des racines, qu'on aura taillées, paroissant découvertes, elles viennent ensuite à être revêtues des nouvelles terres du rencaiffement, comme il faut tâcher de les en regarnir, ainsi qu'il sera dit cy-aprés, & que par ce moyen elles en produisent à leur extremité de nouvelles, qui soient bonnes & vigoureuses, & par conséquent capables de rétablir l'Arbre, &c.

J'avertis ici en passant, qu'en coupant les racines, qu'on trouve toutes entortillées, & entrelassées les unes dans les autres, il faut extrêmement prendre garde de bien arracher tout ce qui est coupé, de peur que si on en laissoit quelque partie, elle ne vint à se pourrir, & à en pourrir d'autres voisines, ce qui est assez dangereux.

Enfin ce retranchement, tant des terres, que des racines étant fait, je suis toujours d'avis, que si la grosseur & la pesanteur de telle mote le peuvent permettre, on la mette tremper dans quelque vaisseau plein d'eau, ou dans quelque bassin de fontaine (l'un & l'autre ayant assez de profondeur pour y pouvoir plonger la mote toute entiere) & qu'on la laisse tremper dans cette eau, tant & si longuement, qu'é-

qu'étoit entièrement plongée, & couverte d'eau, on ne voye plus de bouillonnement tout au tour d'elle; ce bouillonnement se faisoit, parce que l'eau pénétrant petit à petit jusques dans les endroits de la mote, où les arrosemens ordinaires n'ont pu pénétrer, & où par conséquent la sécheresse étoit excessive, & préjudiciable, cette eau, dis-je, pénétrant par tout fait sortir l'air, qui ayant pris la place de l'ancienne humidité y causoit de l'alteration & du desordre.

Ce bouillonnement donc fini, on sort de l'eau cet Arbre ainsi trempé, & l'ayant mis sur quelque corps un peu élevé de terre; par exemple sur un billot de bois, ou sur une Caisse couchée, on laisse égoutter la mote jusque à ce qu'il n'en sorte presque plus d'eau; la raison de cet égouttement est que, si pendant que cette mote est ainsi ruisselante, on la mettoit dans la terre nouvelle d'une Caisse, il s'y feroit un mortier tres-pernicieux à l'Arbre, parce que, comme on est nécessairement obligé de battre, c'est à dire de presser la terre sur les côtes de la mote, pour en faire entrer dans la Caisse autant qu'il est possible, soit tout au tour des racines dépouillées, soit dans tous les endroits où il peut s'y rencontrer du vuide, cela ne se pourroit faire, que la terre mouillée étant ainsi battue & pressée il ne s'y fît du mortier, qui viendroit enfin à s'endurcir, & pour ainsi dire à se petrifier; ce qu'il faut absolument éviter.

Que si la mote est trop grosse pour la pouvoir plonger dans l'eau, il faut, quand le rencaissement est fait, prendre un bâton pointu, qui soit dur, & assez gros, ou plutôt une cheville de fer faite exprés, pour tâcher par ce moyen de percer cette mote en plusieurs endroits, & ensuite verser de l'eau petit à petit, & à plusieurs reprises dans les trous de cette mote, jusque à ce que voyant que l'eau ne s'imbibe presque plus, on ait lieu de juger qu'elle a pénétré dans toutes les vieilles terres de cette mote.

Accommodons présentement notre nouvelle Caisse, quelle qu'elle soit, petite, mediocre ou grande l'usage est, & j'estime que c'est un tres-bon usage, dont il ne faut nullement se départir, tant pour le bien des racines, que pour la conservation du fond de la Caisse; je dis donc, que l'usage est de faire un lit de plâtras au fond de chaque Caisse, afin que les eaux des arrosemens s'échappent par là, & qu'il n'y croupisse aucune humidité capable de pourrir les racines, & le fond de la Caisse: je veux que ces plâtras soient bien rangez, & que même ils soient assez gros, & cela s'entend à proportion de la grandeur de la Caisse; les plus gros cependant ne doivent avoir que trois à quatre pouces d'épaisseur, & les plus petits en doivent avoir tout au moins deux.

Cela fait on se contente d'ordinaire d'y jeter par dessus autant de terre préparée, qu'il en faut pour y pouvoir placer la mote de l'Oranger; en sorte que la superficie de cette mote réponde au bord de la Caisse; on acheve simplement & doucement de remplir les vuides qui peuvent être sur les côtes, & puis on fait un grand & ample arrosement: voilà au vray la maniere ordinaire d'encaisser toutes sortes d'Arbres.

Mais comme je me suis aperçu que les terres mises de cette façon s'affaïssoient en peu de temps, & que par conséquent les racines touchoient bien-tôt le fond des CaisSES, dont il en arrivoit de grands inconveniens pour la beauté des Orangers, c'est à dire qu'ils jaunissoient, qu'ils faisoient de petits jets, & de petites fleurs, qu'ils se dépouilloient souvent, & qu'enfin on étoit obligé de les rencaisser tous les quatre, ou cinq ans, je me suis avisé de faire quelque chose de plus, & je m'en suis bien trouvé pour les Orangers; mais en même temps j'ay fait ce grand soulèvement parmy quelques uns des Jardiniers Orangistes, qui sur cela, aussi bien que sur la composition des terres, m'ont regardé comme un Novateur, & pour ainsi dire comme un perturbateur du repos public; comme si je deshonorois en même temps & eux, & leurs ancêtres; le succès de ma maniere de faire decide le procès à la confusion des envieux.

Voicy donc ce que jefais en rencaiffant, après avoir mis sur ce lit de plstras un pied de terres préparées, lesquelles je veux être féches, ou au moins tres-peu humides; je les fais beaucoup battre avec le poing fermé, ou avec quelque billot de bois, quand ce font de petites caiffes; ou je fais entrer quelqu'un dans les caiffes, si elles font grandes pour trépigner beaucoup les terres, afin que par ce moyen elles prennent tout d'un coup presque tout l'affaiffement, que leur propre pesanteur avec l'agitation du transport leur seroit prendre à la longue au grand préjudice de l'Oranger, dont la mote descendroit trop tôt au fond de la caiffe, ce que je veux empêcher avec tous les soins possibles, comme je m'en suis cy-devant expliqué.

Et comme mon intention est premierement, qu'en rencaiffant la superficie de la mote excède de trois, ou quatre pouces le bord de la caiffe, parce que je fçay certainement, que nonobstant le trépignement cette mote en moins de trois, ou quatre ans sera tellement descendue, qu'elle sera, comme on dit, à fleur de caiffe, c'est à dire qu'elle sera à cet égard de la maniere, que dans l'usage ordinaire on a accoustume de les mettre au moment qu'on les encaiffe, sans que pour cela le dessous de cette mote en soit mal placé; & comme en second lieu je veux que cette mote rencontre trois, ou quatre pouces de terre bien meuble, dans laquelle les racines dépouillées puissent entierement, & aisément s'insinuer; de-là vient que sur ces deux considerations je me regle, soit pour mettre autant de terre, qu'il en est de besoin, afin de remplir entierement jusqu'à l'endroit, où touchera le fond de la mote, soit pour bien battre, ou bien trépigner à différentes reprises, & par differens lits toute cette terre, que je mets dans la capacité de la caiffe; bien entendu que les trois, ou quatre derniers pouces ne seront nullement trépignés.

Après toutes ces precautions je plante ma mote de maniere que la tige se trouve bien au milieu de la caiffe, & qu'elle soit bien droite; pour cela il faut soigneusement aligner en diagonale de coin en coin de la caiffe, jusqu'à ce que l'œil soit satisfait de la situation droite, & à plomb, que l'Arbre doit avoir; ensuite pour remplir les places qui sont vuides au tour de la mote, jusqu'à la hauteur de la superficie de cette mote, je fais entrer à force, & avec des bouts de douve, je fais, dis-je entrer à force autant de terre préparée qu'il en faut, & par ce moyen j'assure si bien mon Arbre, que sans perdre son à plomb il est dès le premier jour capable de résister aux vents ordinaires, & aux remuemens ou transports des caiffes.

Or pour empêcher que cette terre, qui excède de beaucoup les bords de la caiffe, ne vienne à tomber, & que sur tout les arrossemens se puissent faire utilement, & commodement, sans que l'eau s'épanche par les côtez, je donne ordre, que sur les quatre côtez de la caiffe on y mette des douves de quatre ou cinq pouces de hauteur, & qu'on les fasse entrer à force en dedans, & tout près du bord (on appelle cela mettre des hausses en terme de Jardinage) la venue n'en est nullement blessée, quand ces douves sont proprement placées; je fçay bien que, si on les met grossièrement, elles ne sont pas trop agreables à voir; mais quoy que c'en soit, la nécessité qui les demande, & l'utilité qui en revient, font qu'on les souffre aisément, & qu'on s'y accoustume sans peine; aussi bien n'est-ce que pour peu d'années qu'elles doivent demeurer, car dès que la mote est descendue, elles deviennent inutiles, & ainsi on ne manque pas de les ôter.

Enfin l'Arbre étant planté, & les douves mises, je fais un petit cerne enfoncé de deux, ou trois doigts dans le haut de la terre, & cela entre les extrémitez de la mote, & cette nouvelle terre; ensuite à diverses reprises, & petit à petit je fais verser de l'eau dans ce cerne, pour arroser amplement cette terre, qui doit être jointe, & unie à l'extrémité des racines racines coupées, afin que se trouvant par tout bien garnies de cette terre, elles soient en état de commencer au plutôt leur fonction, qui est d'en produire de nouvelles, &c. Je parleray dans le Chapitre suivant de ce qui regarde les autres arrossemens qui se font ensuite de ce premier.

Il est à propos de dire ici, qu'au lieu de caisse on se sert quelquefois de vases; & même de nôtre temps on a voulu persuader que certains vases d'une fabrique particulière valoient incomparablement mieux que les caisses: j'avoie de bonne foy que ce n'est pas mon avis, fondé sur la longue expérience, que nous avons tous du bon usage des caisses, & sur les grands inconveniens des vases; je ne condamne point, que pour des Arbres mediocres on se serve de vases, & particulièrement de ceux de cette nouvelle fabrique; car outre qu'ils sont en effet agreables à la venue tant par leur figure, que par la diversité de leur coloris, on y peut mettre assez de terre pour nourrir pendant quelque temps de ces sortes d'Arbres mediocres, sans être assujeti soit à de grands, & frequens arrossemens, lesquels je ne puis approuver, soit à de frequens changemens, lesquels je n'approuve pas davantage.

Mais pour ce qui est des Arbres, qui étant grands ont par conséquent beaucoup de racines avec le don d'en faire une grande quantité de nouvelles, quand ils se trouvent heureusement plantez, je n'estime pas que les vases, qui ne scauroient être d'une grandeur convenable pour leur fournir suffisamment de matiere, & les entretenir long-temps en bon état, puissent leur être aussi propres, que nos caisses ordinaires; à l'égard des inconveniens qui viennent de l'usage de ces vases, ils consistent en ce que les Arbres, qui ayant de grandes têtes ont besoin d'une assiete assez grande pour pouvoir resister à l'impetuositè des vents, ne scauroient avoir cette assiete dans des vases, qui regulierement ont le pied d'une largeur mediocre, & ainsi ils sont fort sujets à être renversez, & par conséquent à être gâtez, aussi-bien que les vases à se briser; c'est pourquoy ces Arbres sont menacez d'une sujétion dangereuse pour des renaissemens inopinez.

Enfin sans entrer davantage en discussion de tout ce qu'on a voulu faire de raisonnemens Philosophiques, pour établir la necessité de l'usage de ces vases, & sur tout par la consideration d'une douce Antiperistase, que je n'ay pû comprendre, je suis convaincu que generalement parlant cette nouveauté n'est pas fort bonne, & qu'assurément les caisses valent beaucoup mieux, & sont d'un service mille fois plus commode, quoy que dans de certains Manuscrits, qu'on fait courir depuis quelques années, on ait voulu publier que c'est une erreur ridicule de s'en vouloir toujours tenir aux caisses.

CHAPITRE VIII

De tout ce qui regarde la maniere, & l'usage des arrossemens.

JE viens maintenant à l'usage, & à la maniere des arrossemens ordinaires, qui se font aux Orangers soit pendant l'Hyver, qu'ils sont dans la serre, soit particulièrement pendant l'Estè qu'ils en sont dehors; c'est ici à mon sens une difficulté bien plus importante qu'elle ne paroît; car comme si la chose ne demandoit pas de fort grands égards, la plupart des Jardiniers persuadèz qu'ils sont de la necessité des arrossemens, mais les regardant principalement sur le pied de la fatigue qu'il y a pour le port de l'eau, ils les font d'ordinaire au dernier, & au plus miserable de leurs garçons, & se contentent de les ordonner frequens, & amples: frequens, c'est à dire jusqu'à trois, & quatre fois la semaine, & même quelquefois plus souvent; amples, c'est à dire jusqu'à ce que l'eau sorte abondamment par le fond des caisses, en sorte que le voisinage de ces caisses est d'ordinaire si mouillé, qu'il en est presque inaccessible.

Je veux bien que ces Jardiniers ayent quelque raison de mouiller beaucoup à cause de la grande legereté des terres, dont ils se servent pour leurs encaiffemens, c'est à dire que selon moy ayant fait une premiere faute, qu'ils ne connoissent pas, ils y remedient aussi sans y penser par une seconde, qui toute faute qu'elle est à la considerer en soy, empêche cependant pour un temps, que la premiere soit aussi pernicieuse, qu'elle seroit sans la seconde.

Quant à moy je suis fort scrupuleux, & fort retenu sur ces arrossemens; je conseille sans doute d'en faire, parce qu'ils sont absolument necessaires, & sur tout pendant les grandes chaleurs des mois de May, Juin, & Juillet que les racines sont, pour ainsi dire, plus animées, que pendant les mois precedens; aussi ont-elles pour lors plus de besoin d'agir, la saison étant venue que les Arbres doivent fleurir, & pousser leurs nouveaux jets, &c. mais je ne conseille point d'arrossemens excessifs, & tant de fois reiterer; ce que je veux est que pendant les mois cy-devant marqués comme les plus importans pour la vegetation on en fasse seulement deux grands la semaine, & je me fixe à ce nombre, parce que sçay certainement que dans les terres lourdes, & grasses, dont je me fers, il n'y a aucune necessité de les faire si grands, & si frequens; je sçay de plus, qu'ils seroient tres-prejudiciables aux Arbres qui les recevroient; & j'ose même esperer que nous verrons du changement dans l'usage accoustumé de ces arrossemens grands, & frequens, si on veut bien en apporter dans l'ancienne composition des terreaux.

Il est certain, que les terres qui sont legeres, & qui, comme on dit, n'ont point assez de corps, & de consistance; il est, dis-je, certain, que ces terres venant à être arrosées de quelque maniere que ce soit, ne restent point quelque temps humides, comme il est à souhaiter, mais qu'au contraire elles se séchent promptement par la grande facilité, que l'eau trouve, tant à passer au travers de ces terres, qu'à sortir hors de la caisse, & ainsi les Orangers qui n'y trouvent plus le secours, dont leurs racines ont absolument besoin pour agir, sont sujets à s'y faner aisément, si les arrossemens ne sont souvent reiterer; c'est pourquoy dans telles terres il y a necessité indispensable de les faire, mais comme ce n'est que le défaut d'humidité qui fait ainsi faner les Orangers; sans doute que, s'ils se trouvoient dans des terres telles, que nous les avons cy-devant décrites, comme ce sont terres, qui, pour peu qu'on les ait arrosées, se conservent naturellement fraîches, & humides, ces Orangers seroient exempts de cette infirmité, si bien qu'agissant pour lors selon l'extrême activité, dont la nature les a doués, ils seroient beaucoup de bonnes racines, & par consequent de beaux jets, de grandes feuilles, de belles fleurs, &c. c'est à dire en un mot qu'ils se porteroient aussi bien qu'ils le doivent sans être si souvent, & si amplement arrosés.

Les regles que je pratique en fait d'arrossemens, regardent premierement ceux qui se font immédiatement, soit après l'entrée, soit après la sortie des terres, & regardent en second lieu ceux qui se font pendant tout le temps que les Orangers sont dehors, desquels arrossemens j'en fais les uns grands, & les autres mediocres; j'appelle grands ceux qui se font de maniere que du fond de la caisse l'eau en sorte, mais que ce soit si peu que rien, & ceux-là sont bons pourveu qu'il ne s'en fasse pas trop souvent; j'appelle mediocres ceux qui ne sont que pour renouveler dans la partie supérieure de la mote l'humidité qui a été consumée tant par la chaleur, & l'aridité de l'air, que par l'action des racines.

Pour ce qui est des arrossemens, qui se font immédiatement après l'entrée dans les terres, j'en veux un grand d'abord qu'on a placé les Orangers à l'endroit où ils doivent rester pendant tout le temps qu'ils demeureront ferrez; ce qui autorise ce grand arrossemens est, qu'il est necessaire pour rapprocher des racines la terre, qui

en

en peut avoir été séparée dans le transport : car comme dans le mouvement & l'agitation de ce transport la tige a été ébranlée, les racines par conséquent l'ont été dans leur mote, & ainsi il pourroit rester du vuide, c'est à dire de l'air entre la terre, & les racines, ce qui seroit un obstacle invincible à l'action de ces racines; attendu que, comme nous avons dit tant de fois, cette action des racines ne se fait en aucune plante, que quand les racines, & la terre humide sont immédiatement unies : or un bon arrosement fait le bon effet de cette réunion, & remédie aux desordres qui sont à craindre, quand l'Arbre n'est pas en état d'agir selon l'ordre de son temperament.

Ce grand arrosement étant fait à ces Orangers serrez, je ne leur en donne presque plus d'autres, si ce n'est peut-être quelques-uns de mediocres au commencement, & à la fin d'Avril, que la saison venant pour lors à se radoucir les Orangers serrez s'en ressentent en même temps; aussi est-il vray qu'on ne manque pas à ouvrir souvent les portes, & les fenêtres de la serre; ainsi la chaleur du Soleil s'augmentant petit à petit, & ses rayons, ou au moins l'air tout de nouveau échauffé donnant sur une partie des Orangers, il arrive que leurs terres en sont en même temps un peu plus alterées, & aussi un peu plus échauffées, ce qui fait que leurs racines recommencent à pousser, ou plutôt à augmenter leur action; je dis augmenter leur action, car certainement, comme nous l'avons dit ailleurs, les Orangers, aussi-bien que tous les Arbres verts agissent en tout temps, c'est à dire agissent encore dans la serre, autrement & leurs fruits & leurs feuilles tomberoient infailliblement, les uns, & les autres ne se tenant attachez que parce qu'ils reçoivent incessamment quelque rafraichissement de sève qui les nourrit, & les entretient en état, &c. mais véritablement ces Arbres agissent moins dans un temps, c'est à dire en Hyver, & plus dans un autre, c'est à dire quand étant dehors la chaleur du Soleil, qui est le pere de tous les êtres vivans, les favorise notablement; hors ce temps-là du mois d'Avril je cesse absolument d'arroser pendant tout l'hyver, & en cela je ne dis rien de nouveau; tous les Jardiniers sages le pratiquent ainsi, il m'arrive même fort rarement d'arroser dans le commencement de May, parce que comme on est à la veille de sortir, je n'estime pas qu'il faille apesantir par des arrosemens les caiffes qu'il faut remuer, & qui déjà sont assez lourdes, & assez difficiles à transporter.

Je peux dire icy en passant, que je ne fais nul cas de certains jets, que quelques Orangers font quelquefois pendant l'Hyver; aussi dans la verité ne sont-ils pas bons, leurs extremités ne manquent guères de perir, & toutes leurs feuilles de tomber, si bien qu'au lieu de me laisser par là persuader qu'il faut en Hyver arroser de tels Orangers pour les ayder à mieux faire, je me détermine plus volontiers à arracher de tels jets, comme venant mal à propos, & par ce moyen je fais que la sève qui se seroit perduë à les continuer inutilement, demeure dans les anciens, & les grossit, & les fortifie tant en leur bois, qu'en leur feuillage.

Ce que je demande d'ouvrage auprès des Orangers serrés est, qu'en vûë d'une grande propreté qui leur est nécessaire, on acheve de nettoyer ceux où il paroît encore quelque ordure de punaises, qu'on n'aura pu, & qu'on aura oublié d'ôter, & que si quelqu'un par cy, par là est menacé de se faner, on luy donne quelque peu d'eau, mais en tres-petite quantité : ce n'est apparemment que quelques racines de la superficie qui souffrent : car l'arrosement fait à l'entrée de la serre aura sans doute conservé assez d'humidité dans le corps, & dans le fond de la mote, attendu que n'y ayant pour lors ny hâle, ny grande chaleur du Soleil capable de les dessécher, il ne s'y est pu faire sitôt aucune alteration, & constamment peu d'eau fera remettre ces feuilles fanées; à l'égard de ceux qui dans la serre se tiennent toujours bien vigoureux, ayant leurs feuilles de la couleur, & grandeur qui leur convient, & en même temps bien droites, & bien ouvertes ils n'ont besoin que d'être regardés, & admirés.

La même chose, que je viens de dire pour l'arrosement des Orangers ferrés, se doit entendre, & même avec beaucoup plus de rigueur, & d'exactitude pour l'arrosement de tous les Arbres, & Arbustes qui sont pareillement ferrés, par exemple des Jassemins, & des Grenadiers &c. les fréquens arrosemens leur gêteroient les racines, & par conséquent seroient tort à tout l'Arbre, aussi-bien ne sont-ils pas si agissans que les Orangers, Citronniers, & Mirtes, ces derniers marquent aussi quelquefois par leurs feuilles qui se fanent, le besoin qu'ils peuvent avoir d'un peu d'eau.

Je demande encore pour toutes ces sortes d'Arbres encaissés, soit qu'ils soient dans la terre, soit qu'ils en soient dehors; je demande, dis-je, que la terre de dessus paroisse toujours fraîchement remuée, ou labourée, car outre que ces petits labours sont un merveilleux secours pour faire pénétrer l'eau des arrosemens; il est certain qu'ils font un grand agrément pour les yeux, attendu qu'une terre qui se fend, ou qui paroît avoir fait une manière de croûte, est fort désagréable à voir; je demande enfin qu'elle paroisse un peu humide pour réjouir davantage la vûe.

Il reste de parler des arrosemens de dehors, ce sont ceux-cy, qui demandent encore particulièrement beaucoup de sagesse, & qui cependant sont ce me semble faits d'ordinaire avec le moins de raison.

J'estime donc, que dès qu'on a forti les Arbres, & qu'ils sont rangez dans la place où ils doivent demeurer, il faut aussi-tôt leur donner à chacun un grand arrosement pareil à celui que nous venons d'expliquer à l'occasion de l'arrosement de l'entrée; il faut que cet arrosement y soit grand & ample, & même afin qu'il soit meilleur, & mieux fait, il faut avec de grosses chevilles de fer, ou de bois dur percer la mote en differens endroits, & la percer avec quelque effort, en sorte pour-tant qu'on évite, autant qu'il est possible, d'écortcher les racines; ainsi par les differens trous, que ces chevilles auront faits, l'eau pénétrera plus avant, & plus amplement dans toutes les parties de chaque mote, où il est nécessaire qu'elle pénétre.

Outre ce premier grand arrosement, j'en fais donner encore deux assez grands chaque semaine, pendant que je vois les Arbres fleurir, & pousser, c'est à dire dans les mois de May, Juin & Juillet; & si ensuite de ces trois mois jusqu'à la my-October, qui est le temps de ferrer, la sécheresse, & la chaleur de l'Esté sont grandes, & que quelque Oranger fasse voir par ses feuilles à demy closes, ou baissées, & mollasses, qu'il a besoin d'un peu de secours, & qu'en effet fouillant la terre un peu avant, elle paroisse sèche, je veux encore qu'environ de dix en dix jours on fasse un grand arrosement, & que même quelquefois on en fasse un second, qui soit médiocre, & sur tout pendant le mois d'Août, que d'ordinaire les Orangers se remettent à pousser, à condition toutesfois qu'on ne fera point ce dernier arrosement, si la terre paroît assez humide; car ce n'est pas toujours la sécheresse de la terre, qui fait faner les feuilles; elles se fanent assez souvent dans les temps qu'il se prepare quelque orage en l'air, ou quand l'Oranger n'étant pas encore bien établi en racines, il est trop exposé au grand Soleil, & par conséquent ils s'ensuit, que dans ces temps-là il ne faut qu'observer les terres pour voir, si elles sont, ou sèches, ou humides, & regler sur cela les arrosemens, c'est à dire qu'il en faut faire, si les terres sont sèches, & qu'il n'en faut point faire, si elles sont passablement humides; il n'y a personne qui n'ait éprouvé que certains Orangers ne laissent pas de paroître toujours fanés quelque quantité d'eau qu'on leur donne.

Il est bien vray qu'assez souvent ayant à cet égard remarqué deux choses; la première que quand quelques Jardiniers ont l'eau à commandement, ils sont sujets à trop mouiller leurs Orangers, soit par eux, soit par leurs garçons, & la seconde que quelques autres sont sujets à ne les pas assez mouiller, quand ils ne peuvent avoir

avoir d'eau qu'avec beaucoup de peine; la paresse faisant en cela violence à leur nature, porte toujours à beaucoup arroser, ou à leur mauvaise habitude; il est, dis-je, bien vray, qu'au premier de ces deux cas j'exhorte volontiers à ne faire que de mediocres arrosemens, étant certain qu'en telles occasions on en feroit pour l'ordinaire de trop grands; & au deuxieme cas, j'exhorte à faire tout le contraire, c'est à dire d'arroser beaucoup, y ayant grand lieu de craindre, que n'ayant l'eau qu'avec assez de peine, on n'arroisât pas suffisamment. Je sçay bien que les Jardiniers sages n'auront que faire de tels ordres si opposez; mais enfin pour concilier ces deux avis, je me fixe à la regle cy-dessus prescrite supposé que les terres soient composées de ma façon, & ainsi arrosant regulierement deux fois la semaine en de certains temps, qui sont les temps chauds, les temps de la fleur, & de la grande pousse, & cela de maniere que parmy ces arrosemens il y en ait au moins toujours un mediocre entre-deux grands, & arrosant seulement une fois tous les huit ou dix jours dans les autres temps, on aura ses Arbres en tres-bon état, pour ce qui concerne les arrosemens; surquoy on pourroit dire, que les Orangers ont cela de commode, qu'à cet égard ils sont presque comme les hommes sages sur le fait de la boisson; car comme ceux-cy ne demandent ordinairement à boire qu'au besoin, c'est à dire quand ils sont alterez, si bien que de les faire boire, quand ils n'en ont pas de necessité, bien loin de leur faire plaisir, on ne fait que les incommoder; ainsi assez souvent les Orangers marquent ce semble eux-mêmes le temps qu'ils ont besoin d'être arrosés, en sorte que sûrement on leur fait tort, quand on les arrose mal à propos, au lieu que pour ainsi dire on leur fait plaisir, quand on les arrose dans le temps que leurs feuilles molasses & pliées donnent à connoître que le pied a cessé d'agir faute d'humidité. Mais ce qui est vray sur le fait de cette comparaison est, que le Jardinier sage & habile ne doit jamais attendre, que son Oranger soit réduit à luy donner un tel signal pour l'avertir de son devoir; aussi ne doit-il pas manquer à y répondre, si le signal n'est pas trompeur, ainsi que nous l'avons cy-devant expliqué. Mais comme il y a des arrosemens bons & salutaires, il y en a aussi de mauvais & de pernicieux, je m'en vais expliquer ce que je pense de ceux-cy, pour y apporter la moderation que j'estime convenable.

CHAPITRE IX.

Des inconveniens qui arrivent aux Orangers, tant par les trop grands arrosemens, que par le feu qu'on fait dans les serres.

IL ne m'a pas été difficile de remarquer que l'eau étant donnée avec trop d'abondance aux Orangers encaissés y fait d'ordinaire deux grands desordres; il est bien vray, qu'on ne s'aperçoit pas du mal au moment qu'il commence à se former, mais enfin la suite ne le fait que trop sentir, quand il n'y a plus moyen de l'empêcher.

Le premier desordres consiste en ce que ces grands & frequens arrosemens de l'Esté accoustument, pour ainsi dire, ces Arbres à une maniere de vie, qui quoy que peu propre pour eux, ne laisseroit pas cependant de les faire subsister, si elle pouvoit leur être continuée l'Hiver; la grande facilité qu'ils ont à s'accommoder de toute sorte de nourriture, leur produiroit cet avantage si singulier; mais comme on sçait bien que de tels arrosemens leur seroient mortels pendant le froid, on ne

manque pas de les leur retrancher, & ainsi pour éviter l'inconvenient de la mort, qui est en effet le plus grand de tous. on vient à tomber dans un autre, qui n'est pas sans de grands defagrémens; c'est à dire que presque tous les ans ces Orangers ont le malheur de se dépouiller: or on ne peut faire reflexion sur un changement si facheux, qu'on ne vienne en même-temps à conclure, qu'il provient sans doute de ce que les racines flut d'avoir eu pendant les sept mois de ferre la nourriture, qu'elles avoient accoutumé d'avoir les cinq mois precedens, ont entierement discontinué d'agir à leur ordinaire; & voilà pourquoy les feuilles se trouvant sans le secours d'une seve perpetuelle, dont elles avoient besoin, n'ont pû se maintenir dans le poste où la nature les avoit mises au moment de leur naissance; si bien que leur chute en est infailliblement survenuë, & pour lors ne connoissant pas suffisamment la cause de ce mal, on fait beaucoup de faux raisonnemens, pour s'en prendre à d'autres choses, qui peut-être n'y ont nullement contribué, suposé toujours que la ferre fust bien conditionnée.

En second lieu (& cecy est le plus important) comme la qualité des jets dépend entierement de la qualité des racines, & que les racines dépendent particulièrement de la qualité de la nourriture; il est indubitable, que quand celle-cy est mauvaise & peu solide, les racines nouvelles qui s'en font, ne peuvent être que foibles & petites, & par conséquent la seve qu'elles fabriquent, étant d'une miserable constitution, elle ne peut faire que des jets menus, courts, fluëts, & des feuilles petites, molasses, & souvent jaunes; de là vient que ces Orangers, qui faute de bonne nourriture pendant l'Été étoient déjà devenus infirmes, achevent, pour ainsi dire, de tomber en langueur, & en misere, quand le froid, qu'ils craignent sur toutes choses, vient les attaquer; le grand fond de la vigueur qui leur est naturelle, les aura fait resister long-temps à la mauvaise culture qu'on leur aura faite; mais enfin ce fond venant à s'épuiser à la longue, ils seront venus dans un état si languissant & si miserable, que pendant quelques années ensuite on aura grand peine à les rétablir, & que peut-être ils en mourront.

Nous avons dit ailleurs ce qu'il n'est pas hors de propos de repeter icy, que ce n'est pas de la substance materielle de la terre, que les racines composent la seve qui sert de nourriture à toutes les parties de l'Arbre, ce n'est purement que de l'eau, qui ayant passé au travers de la terre a pris une partie du sel, ou de la qualité, dont cette terre étoit revêtuë; de maniere que, si cette terre, dont sans doute le sel n'est pas infini, vient à être trop souvent lavée par de grands & frequens arrossemens, il arrive enfin, que par ce moyen elle perd tout ce qu'elle avoit de sel, & ainsi au bout d'un peu de temps les racines ne trouvant plus de sel dans l'eau qui humecte la terre, ou au moins n'y en trouvant que fort peu elles n'en peuvent faire de bonnes racines nouvelles, & par conséquent ny de bonne seve, ny de bonnes branches, ny de bonnes feuilles, ny de belles fleurs, &c. comme elles en font, quand elles se trouvent dans une terre qui est bonne, & mediocrement humide; d'où je conclus, & ce me semble avec assez de raison, que pour faire les arrossemens à propos il faut beaucoup plus de sagesse, qu'il n'en paroît dans la conduite ordinaire de la plupart des Jardiniers.

D'un autre côté par l'usage du feu, que la plupart d'entr'eux affectent de faire dans les serres, les Orangers, & Citronniers courent d'autres inconveniens, qui sont encore tres-pernicieux, une longue experience me l'a appris, & voicy un raisonnement qui m'y a confirmé; ce feu est ou grand, ou petit; s'il est petit, sa chaleur ne peut agir que sur ce qui est bien près de luy, & n'agit nullement sur ce qui en est éloigné, par exemple si on le met en bas, & en peu d'endroits, comme c'est l'ordinaire, il ne peut agir, ny sur les têtes un peu élevées, ny sur les côtéz, qui sont oposés, ou éloignez de ce feu, & si on le met en lieu élevé, il ne peut agir sur les branches basses; ainsi suposé, qu'il pût faire quelque bien, ce que je ne

croys

croy pas, toujours est-il vray, qu'étant petit il n'en fait que peu, & en peu d'endroits, & par conséquent son secours n'est pas considerable, ou plutôt il est inutile.

Que si d'un autre côté ce feu est grand, comme le propre de tel feu est de dessécher ce qui est humide, par tout où sa chaleur se peut étendre, il desséchera sans doute l'écorce des Arbres & des branches, & sur tout l'endroit où les feuilles tiennent, & par conséquent il retressira, & bouchera les canaux de la sève, qui doivent toujours demeurer humides, & ouverts pour servir de passage, & de conduite perpetuelle à la sève de ces Arbres, attendu que, comme j'ay dit cy-dessus, il est indispensablement necessaire, que sans aucune discontinuation il leur vienne de la sève, tant à la tige, & aux branches, qu'aux fruits, & aux feuilles, si bien que le desordre ne manque pas de leur arriver, dès que le secours discontinuë, la sève étant sans doute à cette sorte d'Arbres, ce que l'eau est aux Poissons, ce que l'air est à tous les vivans terrestres, & même ce que les fondations sont aux Edifices, & ce que la main est aux poids, qu'elle tient suspendus en l'air.

En tout cas ce feu, comme disent les Philosophes, altere l'air, c'est à dire qu'il y cause un changement notable, car il fait à son égard la même chose, qu'il fait d'ordinaire à l'égard de l'eau; l'expérience nous apprend que, si l'eau qui vient de bouillir, se trouve bien-tôt après dans un lieu où elle cesse d'être échauffée, elle est, pour ainsi dire, bien plus sensible au froid, c'est à dire qu'elle est bien plutôt glacée qu'une autre, qui n'aura pas été près du feu, ainsi pour les impressions du froid, en ce qui regarde l'air, ce feu dans la serre fait, que l'air de cette serre est beaucoup plus susceptible de la gelée, qui l'environne de tous les côtés, que celuy qui n'aura senti nulle chaleur de cette nature; ces sortes de chaleurs causées par du charbon allumé, soit dans un poêle caché, soit dans des terrines, quoy qu'elles soient capables d'empêcher certains effets du froid à l'égard des animaux, qui n'en prennent qu'autant qu'ils sentent en avoir besoin; cependant elles ne l'empêchent pas assez à l'égard des Orangers: ces Arbres n'ont pas le don de connoître au vray le degré de chaleur étranger, qui peut leur convenir contre le froid des Hyvers, & dans la verité, pour pouvoir tirer avantage du feu artificiel en faveur de nos serres, il faudroit premierement, que nous connussions la juste mesure du besoin que ces Arbres en ont, soit pour être absolument défendus de l'ataque du froid, soit pour retrouver si bien la chaleur perdue, que dans la suite il ne leur en restât aucune infirmité; mais nous n'avons point cette connoissance: un Oranger qui a senti la gelée, perd infailliblement ses feuilles, & devient infirme pour long-temps; il faudroit en second lieu, que dans toute l'étendue de la serre cette chaleur fût toujours en même état, ce qui n'est point, & ne peut pas être; car elle ne peut jamais être, ny juste dans sa durée, ny, comme disent les Philosophes, être réglée dans son intensité; cela veut dire, que comme tout le monde l'éprouve assez, elle ne peut avoir une durée perpetuelle, & uniforme, & principalement pendant la nuit, qui est le temps que le froid agit le plus vivement, & que le Jardinier dort avec le plus de tranquillité; par conséquent un feu, qui dans le commencement que le charbon s'alume est mediocre, qui devient après fort grand, & enfin la matiere venant à être consumée diminuë notablement, ou finit tout-à-fait, un tel feu, dis-je, fait assurément un grand desordre dans cette serre, puisqu'il y gâte les branches voisines, qu'il y dessèche les feuilles, & que sur tout il altere l'air, qui fait icy tout le bien, & tout le mal, selon qu'il est bien ou mal conditionné.

J'estime donc, que les veritables remedes pour conserver les Orangers serrés contre le froid, qui leur est si funeste, sont, comme nous l'avons expliqué cy-dessus, une bonne exposition, des portes bien épaisses, & bien closes, des fenêtres bien fermées, avec de bons chassis doubles, & bien calfeutrez, & principalement de fort bonnes murailles, mais en cas que les serres, dont on se sert, n'ayent pas été bâties d'abord pour être ce qu'elles sont, comme il arriye assez ordinaire-

ment,

ment, car par exemple ce sont des lieux, qui auront servi ou de Sale, ou de Cellier, ou d'Escurie, &c. & à l'occasion de la curiosité, qui aura pris pour des Orangers, on se fera resolu de les faire servir pour un temps d'Orangerie; en tel cas, dis-je, le plus sûr est de faire bâtir, soit en dedans, soit en dehors, (selon que les lieux le permettront) quelque contre-mur d'un bon pied d'épais, & cela de la hauteur, & longueur de toutes les murailles suspectes; ce contre-mur doit être de maçonnerie bien faite, ou même dans un besoin on le peut faire de fumier grand & sec, & bien batu l'un sur l'autre; en sorte que pour le tenir toujours en état, & empêcher qu'il ne tombe, on ait soin de planter en terre environ de quatre en quatre pieds de grosses perches, ou des chevrons, tout joignant ce contre-mur de fumier sec.

Ces fumiers en dedans ne sont pas sans doute agreables, ny à la vue, ny à l'odorat, & même ils menacent de servir de retraite aux Rats, & aux Souris, qui sont capables de ronger l'écorce, ou les racines de nos Arbres; mais outre qu'on a beaucoup de moyens, & de facilité de détruire une bonne partie de ces animaux; ils ne sont pas à beaucoup près si funestes, & si pernicieux aux Arbres serrez que les gelées, contre lesquelles tels contre-murs de fumiers sont employez, en attendant qu'on fasse une bonne serre; & cecy doit pareillement servir de réponse à l'objection faite en faveur de la veüe & de l'odorat; je souhaite extrêmement, qu'on n'en vienne point à une telle extremité, & qu'on ait toujours commencé à bâtir exprés une bonne serre.

Que si outre toutes ces precautions on s'aperçoit de quelque glace dans la serre, & cela par le moyen de quelque linge mouillé, ou de petits vases pleins d'un peu d'eau, lesquels pendant l'Hyver il est necessaire de mettre dans cette serre en differens endroits, & sur tout auprès des portes & des fenêtres, & sur le bord des Caisses, afin d'observer, si le froid, contre lequel on doit icy être toujours en garde, & en inquietude, aura été capable d'y penetrer; en ce cas-là un remede infailible pour avoir une chaleur douce, uniforme, & qui dure autant qu'on le peut souhaiter, c'est d'y alumer des flambeaux, ou des lampes, de la durée desquels on soit assuré, & les mettre ainsi alumés, soit dans l'entre-deux des chassis oposés aux fenêtres, si c'est par là que le froid a penetré, soit auprès des portes, soit dans toute l'étendue de la serre, prenant si bien ses mesures, que la flamme ne touche point aux Arbres, & qu'il n'arrive point de cessation d'une telle chaleur, comme on le peut aisément faire; l'experience d'une bougie alumée dans un Carrosse bien fermé, ou de plusieurs dans une chambre pareillement bien close, servira pour confirmer cet expedient, comme elles m'ont servi pour me le faire imaginer.

CHAPITRE X.

De ce qui est à faire à la tête des Orangers, tant pour rétablir ceux qui ont été long-temps negligez, ou mal conduits, ou même gâtez, soit par le froid, soit par l'humidité, soit par la grêle, que pour parvenir à avoir des Orangers, qui soient en tout temps beaux & agreables dans leur figure, & qui soient toujours bien sains, & bien vigoureux.

Pour satisfaire à l'importance, & à l'étendue de ce Chapitre, j'estime qu'il faut icy d'abord proposer l'idée que je me suis faite de la beauté d'un Oranger soit grand, soit petit, soit mediocre; car il en est de beaux des uns, & des autres, aussi-

aussi-bien que parmi les animaux de chaque espece il en est de beaux de tout âge, & de toute taille; mais ce qui est vray, c'est que rien n'est plus rare que de trouver des Orangers qui soient en même temps fort grands, & parfaits; au lieu qu'il en est assez de médiocres qui sont beaux, & accomplis; il faut pareillement dire que véritablement il est de beaux Orangers en buisson (on appelle Orangers en Buisson ceux dont les branches commencent dès le bas) mais que ceux, qui ont une tige belle, bien droite, & haute environ depuis deux pieds & demy jusqu'à trois, ou quatre, ou tout au plus jusqu'à cinq, ont beaucoup plus d'agrément, & pour ainsi dire ont plus de noblesse, & de majesté que les buissons; je ne suis pas trop pour les tiges qui passent cette hauteur, quoy que d'ailleurs elles ayent leur beauté, & qu'elles ayent en effet quelque chose de Royal; elles seroient, ce me semble, admirables pour des Arbres en pleine terre, mais pour des Arbres en caisse elles entraînent de trop grandes sujétions, & de trop grands embarras, tant pour le transport, & le remuement, que particulièrement pour la hauteur des portes, & des serres; une serre de quinze à seize pieds est d'une belle grandeur, & peut assez bien s'accommoder à la portée de toutes sortes d'honnêtes curieux, mais dès qu'il en faut qui ayent des vingt, vingt-deux, & vingt-quatre pieds de haut, comme il en faut pour des Arbres, qui ayant des huit, neuf, ou dix pieds de tige, ou même davantage, doivent avoir des têtes à proportion, & des caisses de quatre à cinq pieds de haut; je vous avoue que cette hauteur me fait peur, y ayant, ce me semble, peu de gens qui puissent parvenir à faire de tels bâtimens; à peine même voit-on des portes de Villes qui ayent une telle élévation; cependant nous devons grandement louer l'habileté de celui, qui de nos jours a osé élever de tels Arbres, & nous devons même espérer que, comme ils paroissent dignes de la curiosité du plus grand Monarque du monde, nous les verrons bientôt faire un ornement extraordinaire dans les Jardins.

Or donc pour pouvoir dire que la tête d'un Oranger, quel qu'il soit, possède toute la beauté qui lui convient, j'y demande six conditions principales.

La première que cette tête soit d'une figure ronde, mais de manière que cette rondeur soit large, étendue, presque plate, & approchant de la figure d'un Champignon nouveau né, ou d'une calote, & que cependant ce ne soit point une rondeur affectée comme celle qu'on donne à des Mirtes, des Ifs, des Filarias, des Chevres-feuilles, des pieds de Bouays, &c. où l'on ne voit rien que de forcé, & de contraint; mais je veux que ce soit d'une rondeur naturelle, & qui, pour ainsi dire, ait un air libre, & sans art, comme nous en voyons d'ordinaire aux Marronniers d'Inde, aux Tilleuls, aux Châtaigniers, &c.

La seconde condition est que cette tête soit pleine, sans avoir cependant aucune confusion par dedans, c'est à dire que dans le milieu elle ne doit pas être vuide, comme nous affectons que nos Arbres fruitiers le soient, mais elle doit être garnie d'une quantité raisonnable de branches toutes belles, toutes bien nourries, toutes presque égales en grosseur, & enfin toutes faciles à voir, & même à conter tout d'un coup, si on le veut; c'est icy une des principales conditions de la beauté des Orangers; mais en même temps elle est une des plus rares, car beaucoup de gens ne content pas cette confusion pour un aussi grand défaut, qu'il me le paroît.

La troisième condition est que les branches, qui composent la tête de l'Arbre, soient si bien nourries, & si vigoureuses, que leurs extrémités au lieu de pancher du côté de la terre, comme on en voit une infinité qui le font, se soutiennent, & se redressent du côté de l'air, & que ces branches ainsi redressées soient chargées de belles feuilles bien vertes, & bien grandes, & qu'enfin la dernière longueur, qui est arrivée à chacune de ces branches, n'excede pas d'ordinaire un demy pied, les raisons de cette troisième condition sont premièrement que, si les branches sont

panchantes, c'est en elles une marque de foiblesse si grande, que jamais elles ne scauroient se redresser, & comme les nouveaux jets ne viennent qu'aux extrémités de vieux, desquels ils suivent naturellement la situation, il arrive que tout ce que des jets ainsi foibles, & panchés viennent à pousser, se trouve encore plus foible, & plus renversé, & par conséquent fait enfin un fort vilain effet; les raisons de cette troisième condition sont en second lieu, que si les feuilles sont petites, & jaunes elles marquent beaucoup d'infirmité dans le pied, attendu que le naturel de cet Arbre est de les avoir grandes, larges, vertes, épaisses, &c. elles marquent par conséquent, que bientôt elles viendront à tomber, & à laisser cet Oranger sans l'ornement qui le doit toujours accompagner; enfin les raisons de la troisième condition que j'ay proposée, sont que, si la dernière longueur est excessive, c'est à dire d'un pied, ou davantage, comme les feuilles ne sont tout au plus que trois, ou quatre ans attachées à la branche qui les a produites, (& encore pour cela faut-il que tel Arbre soit tres-vigoureux) car à la plupart de ceux que nous voyons, elles n'y restent guères qu'un an, ou deux; comme, dis-je, les feuilles ne vivent que trois, ou quatre ans, il arrive qu'enfin ces feuilles venant à tomber à leur tour il paroît de longues branches dépouillées, qu'il ne faudroit point voir, & ainsi il se fait quelque chose de dégarny qui déplaît entièrement à la vûe: c'est pourquoy si quelque jet au Printemps prend le train d'exceder la longueur du demy pied, il faut aussi-tôt le pincer pour l'assûretir à cette mesure.

La quatrième condition demande principalement que l'Arbre fasse, ou soit en état de faire tous les ans beaucoup de beaux jets au Printemps, autrement s'il n'en fait point, ou qu'il n'en fasse que de fort petits, & de fort menus, il a du défaut dans le pied, & ainsi dans l'année d'après il court risque de se dépouiller, ce qu'il faut éviter par tous les soins imaginables; or les jets ne sont beaux que quand ils sont un peu longs, & un peu gros, & que par conséquent comme nous venons de le dire, ils se soutiennent d'eux-mêmes sans pancher leur extrémité, étant infaillible que pour lors ils ont ces feuilles grandes, & bien vertes que nous souhaitons, & avec cela on évite seurement l'inconvenient du dépouiller, puisque les feuilles qui ont trois ans passés, venant à tomber selon le cours de la nature, on a toujours celles des deux dernières années avec celles de l'année courante, pour soutenir l'ornement, & la décoration de l'Arbre.

La cinquième condition veut qu'il fasse tous les ans non pas une quantité infinie de fleurs, mais une quantité raisonnable de celles qui sont belles, c'est à dire qui sont grandes, longues, larges, & lourdes, & qui ensuite donnent suffisamment de beaux fruits; sur quoy je dois dire que les Orangers sont au Printemps de deux sortes de fleurs, les unes viennent sur le bois de l'année précédente, & communément celles-là sont petites, & rondes, & viennent par confusion, de sorte qu'il en tombe beaucoup sans achever de fleurir, ce sont les premières à paroître au Printemps; malheur à l'Arbre qui s'en charge trop, & qui appartient à des gens qui l'en trouvent plus beau; c'est une beauté de peu de durée, la suite n'en sera que fâcheuse, & dégoûtante.

Je scay bien que mes sentimens en cecy ne seront pas au goût de tout le monde, y ayant beaucoup de curieux qui croÿent qu'un Oranger ne scauroit avoir trop de fleurs; je ne puis m'empêcher de déclarer qu'à mon sens c'est un erreur, dont eux-mêmes se gueriront par le temps; je serois volontiers de leur avis, s'il étoit possible de marier la grande quantité de ces sortes de fleurs avec les autres conditions, dont il est vray que je fais plus de cas, la beauté de l'abondance des fleurs n'étant qu'une beauté d'environ quinze jours, au lieu que les autres sont des beautés de toute l'année, & par conséquent préférables.

Les autres fleurs d'Orangers viennent à l'extrémité des jets de l'année, & communément celles-là ont toutes les belles, & bonnes qualités requises; elles ne viennent pas

pas en confusion, elles sont grandes, longues, & bien nourries, & ne commencent que dans la fin de Juin, ou dans les premiers jours de Juillet; il est à souhaiter d'en avoir suffisamment de celles-cy.

Enfin la sixième condition de la beauté d'un Oranger demande, qu'il soit net de toutes sortes d'ordures, de poussiere, & particulièrement de Punaises, & de Fourmis; nous avons déjà fait connoître au commencement de ce Traité, que rien n'est plus aisé, que d'en venir à bout.

Après avoir proposé l'idée que je me suis faite d'une belle tête d'Oranger, & avoir principalement supposé, qu'on n'a pas manqué de faire à l'égard du pied, tout ce qui étoit nécessaire pour le mettre en état de bien pousser, car de-là dépend tout le reste; il faut examiner présentement ce qui est à faire pour parvenir à cette idée, soit à l'égard des Arbres, qui n'ont pas encore commencé leur tête, & sont nouvellement encaillés, soit à l'égard des autres, qui n'ont reçu aucune conduite, ou pour ainsi dire aucune éducation.

Premièrement pour ce qui est de la rondeur, & de la plénitude de la tête je suppose, qu'après l'avoir bien imaginée, ou au moins approuvée, on s'apercevra aisément des défauts qui lui sont contraires, si bien qu'on ne fera pas content de voir un Oranger vuide dans le milieu, ny un qui soit plat par quelqu'un des côtés, ou trop alongé par quelqu'autre, ny un qui monte en pyramide comme un Cyprés, ou de qui les branches pour être trop foibles panchent vers la terre, comme sont d'ordinaire celles de ces Ceriziers qu'on apele tardifs; on ne pourra pas même souffrir aucune branche, qui excédant les autres défigure la rondeur commencée.

Et ainsi pour remédier au vuide, comme ce n'est pas un défaut qui soit ordinaire à l'Oranger, lequel au contraire est naturellement plein, & confus, aussi bien que la plupart de tous les autres Fruitières, on doit croire qu'il n'est vuide que parce que quelque faux habile Jardinier aura affecté de le faire, ou parce que malheureusement, & inopinément quelque branche du milieu aura été rompuë: dans l'un, & l'autre cas il n'est question que de conserver d'autres branches, que la nature ne manquera pas d'y pousser, si l'Arbre est bien vigoureux, ou s'il n'y paroît pas assez de disposition pour cela, attendu que l'Arbre est devenu malade, & languissant, il ne faut que se résoudre de bonne heure à ravalier une, ou deux des plus grosses branches voisines de ce milieu, & être assuré qu'étant ainsi ravalées elles en pousseront d'autres, qui corrigeront en peu de temps le défaut dont est question.

À l'égard d'un Oranger imparfait dans sa rondeur, qui par exemple se trouve plat par quelqu'un des côtés, ce défaut peut venir de deux causes; c'est à sçavoir ou de quelque accident qui aura rompu quelque branche, laquelle naturellement contribuoit à la rondeur, & en ce cas il faut nécessairement ravalier la partie conservée jusqu'à l'endroit, ou un Jardinier sage, & habile juge que la rondeur se peut le mieux rétablir.

Ou il vient de ce que le Jardinier negligent, ou malhabile aura laissé pousser en liberté une, ou deux grosses branches, dans lesquelles toute la vigueur de l'Arbre paroïsoit prendre son cours, pendant que la partie la plus foible demuroit, pour ainsi dire, abandonnée, au lieu qu'il devoit pincer à une hauteur raisonnable telles grosses branches dans le temps qu'elles pouffoient, ou au moins les tailler courtes l'année d'après au Printemps.

Telles branches étant pincées, ou taillées à propos n'auroient pas manqué de pousser tout au tour de leur extrémité plusieurs autres branches, qui auroient fait un Arbre rond; ainsi pour corriger un tel défaut qui est grand à mon sens, il en faut nécessairement venir à une operation qui paroît cruelle, c'est à dire à ravalier toutes les branches échappées, & réduire tout l'Arbre à commencer une rondeur agreable à l'endroit, que l'on juge le plus à propos, ce qui communément peut aller aux environs de l'endroit foible d'un tel Arbre, ou bien il faut commencer la figure

re sur l'extrémité de telles branches échappées, s'il y a apparence que l'effet en doive être agréable, & cela étant on abandonnera tout ce qui étoit resté bas, & foible.

Si la figure d'un Oranger paroît défectueuse en ce qu'un côté se fera trop allongé, il n'y a d'autre remède que celui de retrancher entièrement toute la partie qui, pour ainsi dire, est sortie de son rang, en s'allongeant plus qu'il ne falloit.

La même chose est à faire pour celui qui paroît pointu, c'est à dire qu'il faut retrancher tout ce qui est emporté, & qui empêche que la tête n'ait cette rondeur un peu plate, que nous souhaitons.

Mais quand la plupart des branches ont leurs extrémités, qui panchent en bas, c'est un défaut qui leur vient de ce qu'elles sont trop foibles; car naturellement toutes les branches se souviendroient droites, si elles étoient assez grosses, & assez fortes pour porter le poids de leurs feuilles; or ce défaut de foiblesse est causé tantôt par la mauvaise nourriture, & tantôt par le grand nombre de branches qui sont à nourrir, eu égard à la vigueur du pied quelle qu'elle soit, grande, ou petite, cette vigueur ne pouvant enfin aller que jusqu'à un certain point; c'est pourquoy il faut que le Jardinier soit assez habile, premièrement pour sçavoir donner une bonne terre, le Chapitre cy-dessus en traite amplement; & en second lieu ayant fait son devoir de ce côté-là, il faut qu'il sçache connoître certainement la charge, que son Arbre peut porter, afin de ne luy laisser de branches qu'autant qu'il en peut nourrir de belles, & bien soutenues.

Voyant donc un Arbre avec ce défaut de branches trop panchées, lequel je suppose ne pas venir de la nourriture, j'estime qu'il faut commencer par luy ôter une grande partie de telles branches. c'est à dire toutes les foibles, & sur tout celles qui ne contribuent pas à rendre la figure agréable, pour ne conserver que les fortes, qui se trouvent bien placées.

Or telle operation se doit particulièrement faire dans le temps de la pousse des Arbres; & pour cet effet il est nécessaire de remarquer, que d'ordinaire en fait d'Orangers (il n'en est pas de même à la plupart des autres Arbres) une branche qui naît, de quelque endroit qu'elle naisse, soit du corps de l'Arbre, soit d'une autre branche, elle est accompagnée d'une seconde, & souvent d'une troisième, sur quoy on a cette reflexion à faire, que si la sève, qui est partagée en deux, ou trois canaux, étoit toute reduite à un seul, c'est à dire à une seule branche, cette seule branche, qui se trouveroit avec une bien plus grande portion, en seroit assurément mieux nourrie, & par conséquent & plus grosse, & plus forte, & plus capable de se soutenir droite, & de porter son poids.

Or on est le maître de rassembler en un cette sève partagée, ny ayant pour cela autre chose à faire qu'à ébourgeonner, c'est à dire qu'à diminuer notablement le nombre de ces petits jets, jusqu'à n'en laisser d'ordinaire à chaque endroit qu'un seul, qui sera celui qu'on juge le plus propre, & le mieux placé; en sorte qu'il puisse contribuer à la belle figure qu'on s'est proposée; il faut faire cet ébourgeonnement tout le plutôt qu'il est possible, afin qu'on ne laisse pas inutilement aller de la sève à des branches, qu'on ne doit pas conserver, & afin qu'en même temps cette sève trouvant non seulement son passage bouché, mais en trouvant un autre ouvert tout auprès, elle y entre pleinement, & le fortifie d'un considerable surcroît de nourriture, ce qui est aussi immanquable dans le succès, que la chose est facile à exécuter.

Et il faut faire son compte, qu'il vaut beaucoup mieux n'avoir qu'un seul jet bien vigoureux, que d'en avoir deux, ou trois médiocres; le seul qui est vigoureux, & qui par conséquent a de belles, & grandes feuilles remplit bien davantage, que beaucoup de petits qui ne sçauroient avoir que de petites feuilles.

Il arrive ensuite assez souvent, qu'une telle branche, à qui on a fait venir la nourriture

ture

ture de deux, ou trois, devient en peu de jours d'une grande longueur, si bien qu'elle excède de beaucoup ses voisines, & par conséquent ruine nôtre simetrie; en ce cas-là j'estime qu'il la faut nécessairement pincer, pour ne luy laisser à peu près que la longueur d'un demy pied, c'est la longueur que je voudrois pouvoir regler à la pousse de tous les Orangers, pour faire que leur tête crût au moins tous les ans d'un pied de large en diametre, mais non pas davantage, c'est à dire un demy pied de chaque côté dans toute la rondeur; je ne veux pas qu'il en soit de même pour la hauteur, un bon demy pied me suffit, on doit être content de cette augmentation d'étendue en diametre: puisqu'elle promet une toise de plus en six, ou sept ans; c'est quelque chose de tres-considerable, quand on y peut parvenir, & il faut croire que l'Oranger ne fait pas son devoir, s'il n'y parvient pas, & la faute en doit être imputée au Jardinier.

Que si toutes les branches pincées en repoussent bien-tôt après d'autres, & qu'elles soient en assez grand nombre; & toutes assez bien placées, pour augmenter également par tout la circonférence de nôtre Oranger; c'est une bonne fortune dont il faut profiter, mais elle arrive rarement, & partant s'il n'y a que quelque peu de branches, qui ayant été pincées repoussent des jets nouveaux à leur extrémité, il n'en faut conserver aucun, à moins qu'il ne contribuë à la beauté de la figure, ainsi il faudra ôter toutes les autres en les ébourgeonnant; & si le Jardinier malhabile, ou mal soigneux n'a pas fait l'operation du pincer, que je viens de recommander, & qui se fait en Esté dans le temps que tels jets étant fort tendres ils se cassent plus aisément que du verre, il en faudra venir à la taille, & se servir du couteau, quand ils seront devenus durs, soit qu'on le fasse à la fin de l'Esté, devant que de ferrer les Orangers, comme il est tres-bon de le faire, soit qu'on le fasse au Printemps, quand on les met dehors; car enfin il ne faut pas absolument laisser aucune branche qui déborde, & gâte la rondeur, que nous devons chercher.

La taille des Orangers a un avantage, que la taille de beaucoup d'autres Arbres n'a pas, & particulièrement à l'égard des Pêchers: il arrive assez souvent qu'une branche de ceux-cy étant taillée ne repousse rien, parce que la gomme la fait perir, mais en matiere d'Orangers quelque branche que ce soit, qu'on ait coupée, ou pincée à un Arbre vigoureux, soit foible, soit grossè, elle ne manque pas d'en repousser beaucoup d'autres, & cela selon qu'elle est plus, ou moins forte, & vigoureuse.

Je dois dire à propos du pincer en fait d'Orangers, qu'il ne faut jamais souffrir de longues branches nouvelles, si ce n'est à ceux, qui sont nouveaux plantez, & qui n'avoient simplement que la tige sans aucunes vieilles branches; il est nécessaire, que ces sortes d'Arbres en fassent promptement d'assez grandes, & d'assez dégagées pour former une tête, qui soit proportionnée à la grosseur, & à la hauteur de leur tige; ils ne la feroient pas, mais au contraire ils en feroient une petite, & pleine de confusion, si suivant les regles cy-dessus établies on pinçoit court les jets vigoureux, qu'ils font d'ordinaire les premières années.

Le temps de la grande pousse des Orangers est aux environs du solstice d'Esté, c'est à dire dans le mois de Juin, & c'est pour lors qu'il faut être soigneux d'ébourgeonner, & de pincer aussi bien que d'arroser un peu plus qu'à l'ordinaire, c'est à dire une fois, ou deux la semaine, pour aider à cette première & grande action, & la faire durer plus long-temps: il se fait aussi quelque fois un considerable redoublement de pousse vers la fin de Juillet, & au commencement d'Aoust; il faut y avoir les mêmes égards qu'à la pousse du mois de Juin; mais si ce redoublement ne vient que vers la fin du mois d'Aoust, ou au commencement de Septembre, il n'en faut pas faire grand cas; les jets de cette saison-là periront dans

la serre, parce qu'ils n'auront pas eu le temps de s'aouster, ainsi le plus sûr est de les arracher dès qu'ils paroissent, partant la sève, qui les commençoit, demeurera dans les corps des branches, où se faisoit ce redoublement, & les rendra plus fortes & plus vigoureuses.

Si on voit que quelque branche, qu'on aura laissée assez grande en rencaissant, ne pousse cependant dans toute son étendue que beaucoup de petits jets jaunâtres, foibles, & languoureux, au lieu de quelques forts & vigoureux, qu'on s'étoit attendu de voir sortir de son extrémité, & dont on croyoit avoir besoin pour la beauté de la figure, pour lors ils ne faut faire aucun scrupule de la tailler dans le fort de la sève; tout ce qu'on conservera, s'en portera beaucoup mieux.

J'ose même dire, qu'il n'est pas possible d'avoir des Orangers, qui répondent à l'idée, que je m'en suis faite, à moins qu'on n'ébourgeonne dans le temps de la première pousse, & sur tout pour les Arbres, qui n'ont pas encore atteint cette grandeur de tête, qui leur convient; constamment ceux, qui n'ébourgeonnent point du tout, ou qui attendent à éplucher leurs Arbres, que les fleurs en soient passées, ont véritablement plus de fleurs, mais aussi ils n'ont pas de si beaux Arbres.

Les premiers sont les plus à condamner, en ce que toutes les branches de leurs Arbres sont toutes pleines de toupillons, & par conséquent d'ordures, & de Punaises, & même n'ont que de fort petites fleurs; les autres s'exposent assez souvent, aussi bien que les premiers à voir dépouiller les leurs, attendu qu'ils auront laissé entrer une partie de la vigueur de leurs Arbres dans des branches qui sont à ôter, au lieu de la ménager pour celles, qui sont à conserver, & qui en auroient été plus belles, plus fortes, & garnies de plus grandes fleurs, & de plus grandes feuilles.

L'ébourgeonnement, & le pincement ne contribuent pas seulement à arrondir, remplir, & étendre la tête d'un Oranger; mais ils donnent encore toutes les autres perfections, dont les Orangers ont besoin; ils font que les jets en sont beaux, gros, vigoureux, & soutenus; que les feuilles en sont grandes, larges, & bien vertes, & que l'Arbre est capable de faire tous les ans au Printemps beaucoup d'autres jets nouveaux; ils font produire une quantité raisonnable de belles fleurs, & de beaux fruits ensuite; & enfin ils empêchent, qu'il ne s'engendre sur la tête une si grande quantité de Punaises & de Fourmis, qu'on en voit sur les Orangers trop touffus, & par conséquent procurent cette netteté, qui réjouit & qui charme.

Et partant, si supposé toujours la bonne serre, un peu de soin, & d'industrie, nous fournissent le moyen infailible de faire, qu'en tout temps les Orangers soient beaux, & agréables dans leur figure, & qu'ils soient particulièrement toujours bien sains, & bien vigoureux pour tout le reste; ne s'ensuit-il pas de là, qu'il n'est pas difficile de savoir ce qui est à faire premièrement pour rétablir ceux, qui peut-être ne sont défectueux que du côté de la figure, étant d'ailleurs assez vigoureux, comme aussi pour rétablir ceux, qui véritablement ne manquent pas par la figure, mais par le principal, qui est le défaut de vigueur, & enfin pour rétablir ceux, qui ayant ces deux défauts en même temps sont misérables & prêts à périr.

Or en general le grand desordre des Orangers leur peut arriver en quatre manieres différentes; premièrement du côté de l'encaissement, qui peut-être aura été mal fait, & en de méchante terre, ou qui n'aura pas été renouvelé au besoin; en second lieu il peut venir du côté de la serre, pour y avoir été gâtés par le feu, le froid, ou l'humidité; en troisième lieu il peut venir de dehors pour avoir été tourmentés par la grêle, par les grands vents, ou par quelque accident inopiné; en quatrième lieu enfin il peut venir pour avoir été mal taillés, ou long-

long-temps maltraitez de trop grands, & trop frequens arrosemens sans necessité, ou de trop peu d'arrosemens pendant les mois de May, Juin & de Juillet; car voilà ce me semble les principales manieres, dont les Orangers peuvent être réduits en miserable état

Ce qui fait peur à cet égard, & donne même beaucoup de chagrin au Jardinier, est que pour rétablir ces Orangers, il en faut nécessairement venir à de terribles abatis, tant du côté des racines, que du côté de la tête, abatis, que peu de gens sont capables de faire à propos, & que presque tout le monde condamne à la premiere inspection, quelque bien-faits qu'ils soient; mais véritablement on doit esperer, qu'au moins les Curieux habiles les approuveront, & que particulièrement le succez, quoy qu'un peu lent, & tardif, les justifiera.

Et premierement à commencer par ce qui est à faire à l'égard des racines d'un Oranger, ou Citronnier infirme, si ces Arbres paroissent vieux encaiffez, si bien qu'on a lieu de juger, que les racines touchent le fond de la caisse, & qu'ainsi ils n'y ont plus assez de nourriture, pour lors il faut se résoudre de les décaiffer entièrement, pour leur ôter les deux tiers de leur mote, & d'abord il faut examiner, si la terre de cette mote paroît fort legere, car si cela est il la faut arroser extrêmement trois, ou quatre heures, devant que d'en venir au décaiffement, afin que la terre étant bien mouillée les racines y tiennent un peu davantage, & qu'ainsi on puisse plus facilement être le Maître de n'en ôter que ce qu'on trouvera à propos; ce qui n'est point, quand les terres sont legeres & sèches, parce que, pour peu qu'on y touche, il en tombe beaucoup plus qu'on ne voudroit; mais si la terre paroît assez materielle, ou pourra en décaiffant, se passer des arrosemens, dont nous venons de parler; que si ces Arbres ne sont encaiffez que d'un an, ou deux, & qu'ils soient cependant encaiffez trop bas, pour lors il faut encore examiner, si les terres sont trop fortes, ou trop legeres, si elles sont trop legeres il faut commencer par une espece de demy rencaiffement; c'est à dire qu'il faut leur mettre le plus qu'on pourra de terres mieux conditionnées, & mieux préparées, que les precedentes, & cependant prendre garde de ne point ébranler l'Arbre, & de ne point découvrir les racines, car cela sans doute leur seroit préjudiciable; mais si les terres sont trop materielles, ou si même elles ne le sont pas trop, je suis d'avis qu'on fasse un entier décaiffement, pour retrancher une partie de la mote, la mettre ensuite tremper, & puis la rencaiffer de la maniere cy-dessus expliquée; car en vérité tout ce qu'on pourroit faire à la tête ne seriroit guere de rien, si on ne commençoit par le pied, qui est ici le fondement de tout, & le seul ouvrier capable de fournir au rétablissement, à l'entretien, & la conservation de la tête.

Après avoir fait au pied ce qu'il y falloit faire, il faut en second lieu venir à travailler à la tête, & d'abord faire son compte, que ce qui est de plus affligé, ce sont les extremités des branches, auxquelles depuis quelque temps la nourriture ne peut presque plus parvenir; si bien qu'elles sont alterées des sécheresses, soit parce que la sève est beaucoup diminuée dans le pied, soit parce que la tête est trop chargée, eu égard à la vigueur du pied; cecy étant à peu près semblable aux eaux des fontaines jallissantes, qui ne scauroient plus monter à la hauteur ordinaire, soit parce que les sources sont affoiblies, soit parce qu'elles sont trop partagées. Il faut donc rogner, & ravalier ces extremités de branches, & les rogner même notablement, parce que la prudence veut, qu'après avoir traité le pied comme un infirme, on ne luy laisse plus de charge qu'à proportion de ce qu'il est capable de faire: or suposant, qu'il est constamment infirme, comme nous venons de le voir dans les racines, on a été obligé de luy en retrancher une grande partie, c'est à dire que le nombre des Agens, qui travailloient bien pour faire vivre tout le corps de cet Arbre, étant de beaucoup diminuez par les grands retranche-

mens

mens des racines, quoy que véritablement ce soit pour un plus grand bien, il faut aussi à proportion diminuer beaucoup la charge de la tête.

De plus comme on doit s'attendre, que vray-semblablement il se fera de nouvelles branches aux extremités des vicilles qu'on a raccourcies, il faut s'être fait une idée si juste de la beauté de la figure, qu'on prétend former, qu'il ne vienne aucune branche nouvelle, qui par sa situation ne puisse contribuer à cette beauté.

Or dans cette idée il faut être également sage, & hardy, sage pour ne couper qu'autant qu'il en est besoin, hardy pour ne conserver cependant rien d'inutile; il faut être pleinement le maître de son operation, sans avoir rien qui gêne, ou qui inquiete; autrement si on ne travaille qu'en tremblant, par l'aprehension d'être blâmé d'en avoir trop coupé, on tombe d'ordinaire dans l'inconvenient de n'en couper pas d'abord assez; si bien qu'on est enfin réduit à en couper encore davantage deux, & trois années tout de suite, & ainsi on perd beaucoup de temps, dont on a grand sujet de se repentir.

Ce n'est pas que quelque habile qu'on soit à couper, on n'ait encore quelquefois de certaines extremités coupées, lesquelles meurent sans avoir rien poussé, & sur tout en fait d'Arbres affligés de longues maladies, si bien qu'on est encore obligé de les couper plus bas, ce qu'il faut faire du moment qu'on s'appërçoit, qu'il n'y a plus rien à espérer (la sécheresse accompagnée de noirceur, ou de quelque fente le fait connoître bien aisément) & pour lors on n'a point à se reprocher d'avoir trop abatu, qui est un reproche qu'on ne doit jamais avoir lieu de se faire.

Car enfin, quoy qu'en faisant de tels renaissimens, il faille couper beaucoup, il faut cependant être grandement discret & retenu, pour conserver tout ce qui mérite d'être conservé, & sur tout à l'égard des grosses branches; il n'en est pas de même des menuës, qui par quelques feuilles qui y restent, semblent devoir donner quelque considération, au contraire il faut pour ainsi dire, être dur, & impitoyable à leur égard, telles feuilles ne manquant guères de tomber peu de jours après qu'on a renaillé, & ainsi on n'a pas avancé beaucoup de les avoir conservées.

Mais en cas qu'on n'ait pas été assez hardy pour ôter ces petites branches en renaillant, il faut sûrement les ôter tout aussi-tôt qu'on les voit se dépouiller, quand même on en verroit sortir quelques jets passablement beaux, parce qu'en effet il ne faut compter pour beaux jets que ceux, qui sont gros, & vigoureux, & qui naissant de quelque bon endroit de l'Arbre, soit des branches, soit de la tige, doivent contribuer à la beauté de la figure; jusques-là que ceux, qui viennent à naître sur de méchantes branches foibles des années précédentes, ne doivent, pour ainsi dire, être considérés que comme la fausse monoye, qui a belle apparence, & rien davantage.

Je dois ici dire, qu'il n'en est pas aux Orangers comme aux autres fruits, soit à pepin, soit à noyau, en ce qui regarde toutes sortes de branches, car par exemple les grosses, qu'on appelle de faux bois, sont d'ordinaire pernicieuses aux Arbres fruitiers; en effet en quelque endroit qu'elles s'y présentent, il leur faut presque toujours faire la guerre pour les ôter, parce que rarement sont-elles du fruit, qui est particulièrement ce que nous y cherchons, & voilà pourquoy nous y conservons avec tant de soin celles, qui sont foibles; mais aux Orangers comme il ne faut viser qu'à avoir un Arbre, qui soit de belle figure, & qui marque beaucoup de vigueur tant dans ses feuilles, que dans ses jets, sans se mettre beaucoup en peine des fleurs, qui ne viennent d'ordinaire qu'en trop grande quantité; de-là vient, qu'il y faut conserver tout le plus qu'on peut de grosses branches, même celles de faux bois, pourveu que les unes, & les autres se trouvent bien

biën placées ; en effet il n'y a que celles-là , qui soient capables d'en faire d'autres grosses , autant que nous en avons besoin , & par consequent de faire de grandes feuilles , & de grandes fleurs , telles que nous devons les souhaiter.

Il est encore à propos , que je fasse remarquer ici pour la consolation de nos curieux , que les premiers jets , qui se font au bout des vieilles branches de ces Orangers , qu'on a rencaissés malades , que ces premiers jets , dis-je , bien loin de paroître sains , & vigoureux , ils paroissent eux-mêmes malades & moribonds , mais cela ne doit nullement inquieter ; ils sont d'ordinaire comme la première eau , qui sort des tuyaux d'une fontaine nouvellement faite ; cette première eau est sale & bourbeuse , comme se sentant des ordures du lieu sale où elle a passé ; le tuyau n'est pas net d'abord , c'est elle-même qui le nettoie , & qui est poussée par les vents , que les belles eaux nouvelles de la source chassent devant eux , & ensuite on n'en voit plus que de belles ; aussi les premiers jets de l'Oranger malade sont jaunâtres & languoureux ; parce que tel Arbre n'avoit dans ses branches qu'un reste de sève , pour ainsi dire , malade , comme étant provenuë des racines malades , & malades de long-temps ; ainsi il ne faut pas s'attendre , que tel Arbre fasse si-tôt de nouveaux jets vigoureux , & des feuilles grandes , & vertes ; il ne s'en fera point , qu'il ne se soit premièrement fait de bonnes racines nouvelles par le moyen du retranchement des vieilles , par le moyen de la bonne terre nouvelle , qu'on luy a donnée en rencaissant , & par le moyen de la bonne culture ; il faut observer , que ce qui viendra de bons jets nouveaux même , se fera d'ordinaire au pied , & au dessous de ces premiers , qui sont venus jaunes & malades , & qui par le seul effort de la rarefaction du Printemps ont été produits indépendamment des racines nouvelles faites ; mais ces derniers jets , qui poussent plus bas en approchant du gros de l'Arbre , se font par l'opération des racines nouvelles , lesquelles agissant dans la bonne terre neuve , qu'on leur a donnée , se preparent une bonne sève , & consequemment font de beaux jets , &c.

Or tels Arbres nouvellement rencaissés sont quelquefois longues années sans pouvoir bien faire , & on pourroit dire , qu'ils ressembloit assez à quelques animaux , qui ayant vécu long-temps d'une fort mauvaise nourriture , ont ensuite beaucoup de peine à se rétablir , quand ils en trouvent de fort bonne ; il semble que comme , à ces animaux l'estomac , les muscles , les boyaux , &c. se sont retrecis par la faim , & par la misère ; tout de même à ces Orangers la peau qui couvre & la tige , & les racines & le siege du principe de vie , se soit rendurcie , de manière que la chaleur , qui doit réveiller , & animer ce principe de vie , par lequel tout doit être mis en action , & réveiller en même-temps les vieilles racines , pour commencer d'agir , ne puisse penetrer jusqu'à eux , ny rarefier l'ancienne sève , & amolir la vieille écorce , pour donner passage aux nouvelles racines , qui en doivent sortir.

Mais quoy que tels Arbres nouveaux encaissés soient quelquefois un assez long-temps sans rien faire , comme si en effet ils étoient engourdis ; cependant il n'en faut rien desesperer , tandis qu'on y remarquera quelque apparence de verd ; j'en ay veu être des trois & quatre ans sans rien pousser , & faire ensuite des merveilles.

Tous les Arbres sont régulièrement plutôt des jets nouveaux , que des racines nouvelles ; comme nous l'avons expliqué dans le Traité des Plans ; mais souvent les Orangers , aussi bien que les Figuiers sont plutôt des racines , que des branches , & sont aussi plus grande quantité de racines , que de branches ; on peut vray-semblablement juger aux uns & aux autres , qu'il s'est fait des racines nouvelles , quand on y voit des jets nouveaux , & si quelques-uns meurent , après avoir ainsi commencé à pousser , c'est une marque que les nouvelles racines ont péri , ce qui n'arrive que rarement.

Il faut encore ici observer que , si sur les vieilles branches de ces sortes d'Orangers dont nous parlons , il en sort de nouvelles en plusieurs endroits , & que les plus belles de ces nouvelles sortent dans les parties plus voisines du corps de l'Arbre ; en tel

cas il faut entierement raprocher sur ces plus belles, & abandonner les autres, afin de suivre la vigueur, & la force par tout où elle se declarera.

Je ne penlé pas qu'il soit trop necessaire d'avertir, qu'il faut couvrir avec de la cire préparée les endroits coupés soit aux grosses branches, soit à la tige; c'est à quoy on ne manque gueres, tout les Jardiniers en sont d'ordinaire fort soigneux, plût à Dieu le fussent-ils autant du reste de la culture: cette cire preparée empêche que l'ardeur du Soleil n'altere rien à la playe, & elle se fait moyennant une tres-petite quantité d'huile, qu'on met fondre avec de la cire jaune neuve, enforte que telle cire demeure après cela un peu mole & facile à manier, & à s'étendre; les Epiciers en vendent d'ordinaire de toute aprêtée, & pour la faire valoir davantage, ils la colorent à peu de frais soit de rouge, soit de verd, soit de bleu, mais telles couleurs y sont absolument inutiles.

Aprés avoir dit ce qui à mon sens est à faire en rencaissant un Oranger malade, il reste à dire ce qui est à faire à un Oranger qui étant beau, & vigoureux a été batu, & gâté par le grêle, ou par les vents, ou par quelque accident inopiné.

Ce n'est pas ici une operation terrible comme celles, que nous venons d'expliquer; le plus grand mal est d'ordinaire sur les feuilles, que la grêle aura hachées, & déchiquetées; les racines qui sont le point principal de l'affaire, n'en auront pas souffert, & ainsi il n'y aura pour cela aucune obligation de rencaisser: je suis donc d'avis, qu'en tel cas on se contente simplement d'ôter les feuilles, & s'il y a quelques jets rompus, on les coupera au dessous de l'endroit rompu: Que s'il y en a beaucoup de rompus d'un côté, en sorte que l'Arbre en dût paroître défiguré, en tel cas il faut se résoudre à en couper autant sur les côtes qui n'ont pas été gâtés, qu'on en aura coupé sur les autres: l'Arbre étant vigoureux, comme je le suppose, on le verra bien-tôt rétabli par tout: mais s'il est langoureux, cet accident doit faire avancer le rencaissement; en sorte que, si la grêle a donné dans la fin de May, ou dans les premiers jours de Juin, comme c'est d'ordinaire la saison la plus dangereuse pour la grêle, on le fasse tout aussi-tôt avec un notable retranchement de branches: Que si elle n'a donné que sur la fin de Juillet, on se doit simplement contenter de leur retrancher ce qu'il y a de gâté tant aux feuilles, qu'aux branches.

CHAPITRE XI.

De ce qui est à observer pour transporter les Orangers, & les bien placer au sortir de la serre. Du temps qu'on les doit serrer, & du temps qu'on les doit sortir. De ce qui est à faire en les entrant, en les sortant, & pendant qu'ils sont dans la serre. Et enfin de l'ornement, ou agrément qu'on peut faire pendant l'Hyver dans les serres.

Autant que le titre de ce Chapitre paroît long, autant la matiere en est-elle courte, & succinte: ce n'est pas qu'on ne la puisse embarasser de quelque petite difficulté, qui est de sçavoir de quoy je dois premierement parler, ou de ce qu'il faut faire en sortant les Orangers, ou de ce qu'il faut faire en les entrant: car d'un côté la sortie suppose qu'on les a premierement entrez, mais aussi l'entrée suppose que, comme on les avoit soit de succession, soit de nouvelle acquisition, ils avoient déjà été placez dehors, & ensuite serrez: c'est à peu près la difficulté de l'œuf, & de la poule, & comme à mon sens ce n'est pas un point bien important, j'en laisseray la décision aux gens de loisir, & qui cherchent à plaisanter.

Je reviens donc à mon affaire, & après avoir supposé, que pour le transport des caisses

caiffes petites, & mediocres tout le monde fçait se servir de civieres, ou de gros bâtons, qui avec de bons crochets embrassent le fond des caiffes des deux côtez, ou avec des cordes envelopent les quatre pieds; & que pour transporter les grands Arbres tout le monde fçait pareillement se servir de chariots fort bas, sur lesquels à force de leviers on fait monter les caiffes, & ensuite soit par des hommes, soit par des chevaux on les conduit dans les lieux destinez.

Cela, dis-je, supposé, je dis pour satisfaire au reste de la premiere partie de mon titre, que comme ces Arbres aiment le chaud, & que comme depuis la my-May qu'on les sort, jusqu'à la my-Octobre qu'on les ferre, il fait seurement le temps qu'ils demandent, ils se trouvent bien placés en quelque endroit qu'on les met, pourveu que le Soleil y donne au moins une partie du jour, en sorte qu'ils sont heureusement placez d'être dans le voisinage d'un mur, ou d'un bois exposé au Nord, & même cette situation est celle de toutes, qui depuis la fin d'Aoust jusqu'au temps qu'on les doit rentrer, leur est en effet la plus convenable; parce qu'elle les met à couvert des vents du Midy, & du Couchant qui soufflent en ces temps-là, & qui d'ordinaire tourmentent horriblement les Arbres encaiffez.

Si bien que, si on en avoit la commodité, il seroit à souhaiter, qu'après les avoir exposés au Levant, ou au Midy pendant les mois de May, Juin, Juillet, Aoust qui sont en effet les expositions les plus favorables pour eux au sortir de la ferre, on les peût ensuite exposer au Nord jusqu'à la my-Octobre qu'il les faut ferrer: les expositions du Levant, & du Midy couvrent les Orangers des vents du Nord, qui sont froids, & les couvrent sur tout des vents de galerne, lesquels regnent d'ordinaire au mois de May, & sont souvent accompagnés de gelées blanches capables de leur faire tort.

Pour ce qui regarde les temps de ferrer, & de sortir, tout le monde fçait que, comme ils ne craignent rien tant que le froid, il les faut garantir de cet ennemy dans tous les temps qu'il paroît, & que par consequent il leur peut nuire; or les nuits ne cessent d'ordinaire d'être froides, & dangereuses qu'environ la pleine Lune d'Avril, qui se trouve vers le huit, dix, ou douze de May, & ainsi il fait bon les sortir pour lors sans attendre plus tard, & sur tout s'il paroît quelque disposition à pluye dans le temps de cette pleine Lune; car si au contraire les vents froids regnent, il faut attendre que le temps se soit remis au beau; de plus les nuits commencent à devenir froides vers le quinze Octobre, & ainsi pour lors il est veritablement temps de se metre à ferrer les Orangers, ou tout au moins de les aprocher le plus qu'on peut des ferres, afin que, si la saison se trouve extrêmement belle, on puisse diferer pour quelques jours à les mettre dedans, car en effet tant qu'il fait beau dehors, il est avantageux aux Orangers d'y demeurer, & sur tout pour ceux qui alongent encore leurs jets; mais aussi pour peu qu'un changement de vents vicine à nous menacer de froid, on puisse commodément, & promptement les metre à couvert.

J'observe particulièrement au commencement de May de ne point sortir, comme je viens de dire, que la pleine Lune d'Avril ne soit passée; on a d'ordinaire quelques gelées à craindre jusqu'en ces temps-là, & je prends garde que l'air paroisse être devenu fort doux, & fort temperé, & sur tout qu'il y ait quelque aparence d'une petite pluye douce, & chaude; ces observations me déterminent à sortir quelquefois devant la my-May, toujours est-il certain que, quoyque les Orangers marquent, pour ainsi dire, de l'impatience de sortir par les jets qui commencent à se former dans la ferre, en sorte que seurement ils seroient beaucoup mieux dehors, où l'air est en effet plus doux, qu'ils ne sont dedans où l'air est pour lors un peu plus froid, n'ayant reçu depuis si long-temps aucun favorable regard du Soleil; cependant comme la gelée d'une seule nuit pourroit leur faire un notable préjudice, par exemple rouir beaucoup de feuilles, & ruiner l'extrémité des jets tendres, & nouveaux; je suis d'avis, qu'on ait de fort grands égards à la disposition de la saison, &

que plûtôt on se mette au hazard de manquer par les sortir un peu trop tard, qu'un peu trop tôt; telle année qui est douce & pluvieuse, il n'est pas mauvais de hâter la sortie, telle autre année qui est sèche, froide, & venteuse, la sagesse veut qu'on la diere, & même dans les lieux bas il se faut moins presser de sortir, que dans les lieux élevez, parce que d'ordinaire le grand air, & un peu de vent, qui y soufflé, font que les gelées y sont bien moins à craindre.

Or comme une pluie douce est à souhaiter dans le temps qu'on les sort, afin sur tout que les feuilles en soient lavées, & nettiées de la poudre, qui peut les avoir accueillis dedans, la serre; par la même raison en est-il à souhaiter une autre un peu devant que de fermer, afin qu'il ne reste sur les feuilles aucune poussière du dehors; toutesfois il ne faut point fermer pendant la pluye, autrement si les feuilles sont humides en serrant, elles deviendront en peu de temps sales, & vilaines à cause de la poudre qui s'arrêtera dessus; toujours faut-il les arroser une bonne fois, aussi-tôt qu'on les a arangés dans la serre, comme nous avons dit cy-dessus dans le Chapitre huit, où nous avons aussi amplement parlé des arrosemens, qui sont à faire dehors.

Il n'est pas nécessaire de repeter icy, qu'il faut avoir de tres-grands soins, tant pour empêcher que le froid ne penetre dans la serre, que pour ouvrir les fenêtres, dès qu'il fait un beau Soleil: il en faut avoir aussi pour empêcher le dégât des rats, & des souris; nous en avons assez parlé en traitant des conditions d'une bonne serre.

Il reste seulement à dire, que nécessairement il faut laisser quelque espace entre la muraille, & ces caisses, soit pour empêcher que les branches ne touchent au mur, & par conséquent ne s'y gâtent, soit pour pouvoir de temps en temps visiter chaque Arbre, & l'arroser, s'il est besoin; il reste encore à dire que, si on a une serre assez grande, pour y pouvoir faire deux rangs d'Arbres, & y ranger avec ornement, & symetrie tout ce qu'on en a de toutes façons, en sorte qu'on y puisse laisser une allée au milieu pour jouir en se promenant de la beauté des Arbres ferrez, il reste, dis-je seulement à dire, qu'il est tres-à propos de s'étudier à le faire, & à embellir le lieu par plusieurs vases pleins de fleurs de la saison, par quelque figure ronde, & enfoncée, qu'on peut faire en face de la porte, par l'arrangement des petits Arbres, & Arbustes au dessus des grands, par l'élevation même des grands sur quelques billots, comme sur autant de pieds d'estaux, afin de cacher autant qu'on peut les murailles; & cela étant on cachera ensuite ces billots avec des vases, ou de petites caisses, en sorte que le lieu quel qu'il soit paroisse plein, & touffu: les Citronniers, les Limes, les Jaffemins, les Mirtes, les Lauriers-Thins, les Lentisques, quelques Lauriers-cerises, & une infinité de simples sont tous propres pour cela; cette diversité de feuillages réjoint, mais pour ce qui est des Grenadiers, & des Lauriers-rose, la figure dépouillée des premiers fait peur, & fait même mal juger des Orangers, & les petites feuilles pointuës, & grisâtres des seconds déparent en quelque façon le reste du théâtre.

Je demande aussi autant qu'il est possible, que mettant dehors ce qui étoit si bien rangé dedans, on le dispose de maniere qu'il s'en fasse une figure agreable, pour servir de décoration à l'endroit où on vient de l'exposer; & je veux sur tout que, s'il est possible, on fasse en sorte que dans cette disposition la vue en soit agreablement surprise, & même trompée en ce que le nombre paroisse plus grand, qu'il n'est en effet.

Nous avons, ce me semble, assez parlé de la figure des Orangers, de leurs fleurs, de leurs feuilles, & de leurs jets; dilons presentement un mot des fruits pour marquer ceux qui sont les plus à souhaiter, en quel temps il en faut conserver, & en quel temps il les faut cueillir.

CHAPITRE XII.

Des fruits des Orangers, & Citronniers.

Toutes les Oranges sont douces, ou aigres, ou aigres-douces, c'est à dire mêlées d'aigreur, & de douceur; les aigres sont pour les saucés, les autres sont pour manger crus, ainsi que d'autres Fruits: dans la première classe il y en a de douçâtres, & pour ainsi dire fades, qui par conséquent sont désagréables, partant il faut éviter d'en avoir autant qu'on peut: les meilleures des douces sont les Oranges de Portugal, & celles d'une autre sorte de grosse Orange à écorce fine qui viennent des Indes: les petits Orangers de la Chine sont aussi fort agréables.

Dans la classe des Oranges aigres les Bigarades sont les meilleures, les plus belles, & les plus considérables; celles des Orangers qu'on appelle Riche-dépouille, & celles des Orangers communs soit greffez, soit sauvages sont aussi fort bonnes.

Il y des Orangers, dont les fruits ont l'écorce extrêmement grosse, & épaisse, ceux-là ont fort peu de jus; il y en a dont l'écorce est cornuë, & bossuë comme celle des Bigarades; il y en a enfin dont l'écorce est douce, fine, & délicate.

Les bonnes Oranges à laisser noïer sont celles qui viennent sur les jets de l'année, & fleurissent dans la fin de juin, ou jusqu'à la fin de juillet; j'en estime pas qu'il en faille guères laisser de celles qui viennent des jets de l'année précédente aussi-bien sont-elles fort sujettes à tomber sans pouvoir venir en grosseur.

Il n'en faut guères laisser deux ensemble à une même extrémité, tant parce qu'elles s'empêchent de grossir les unes & les autres, que parce que leur pesanteur est capable de rompre le jet qui les porte.

Telles Oranges noïées en Juin, ou Juillet ne sont d'ordinaire bonnes à cueillir que quatorze, ou quinze mois après, & c'est pour lors qu'elles commencent à jaunir.

Les feuilles de l'Oranger nommé Cedrat ont le même goût, que l'Orange même, & pourroient contribuer à faire de la limonade.

Parmy les Citronniers, & Limiers il y a des différences de douceur, & d'aigreur aussi-bien que parmy les Orangers.

Il y en a aussi parmy les Poncyres, & à l'égard des uns, & des autres il y a à dire toutes les mêmes choses, que nous venons de dire pour les fruits des Orangers.

CHAPITRE XIII.

Des Orangers, & Citronniers en pleine terre.

Puisqu'il est vray que les Orangers, & Citronniers viennent naturellement en pleine terre dans les Pays chauds, & tempérés, & que ce n'est que par artifice qu'on en élève en pots, ou en caisses dans les climats qui sont sujets à de grands Hyvers; il s'en suit que ces sortes d'Arbres ont plus de disposition à réussir de la première façon, dans laquelle leurs racines en liberté peuvent de tous-côtés prendre beaucoup de nourriture, que de la seconde, où ces mêmes racines étant reduites en tres-petit d'espace, & étant pour ainsi dire en prison, & entourées d'un air capable de les gêner, n'en peuvent avoir qu'une petite quantité.

Pour les planter, & cultiver, il n'y a point d'autre mystère à faire que pour planter d'autres Arbres fruitiers: tout l'embaras qui est à essayer pour cela, ce sont les couvertures d'Hyver, lesquelles, outre qu'elles doivent être si bien-faites, & si épaisses, que le froid ne les puisse pas pénétrer, sont encore susceptibles de tres-grands agréments par dehors, quand des gens habiles, propres, & éclairés en prennent soin, ce qu'on voit, & qu'on admire tous les ans dans les Jardins de Trianon peut servir de règle, & d'instruction, à ceux qui seront en état de le pouvoir imiter.

Fin du Traité des Orangers.



TABLE DES CHAPITRES

du Traité des Orangers.

CHAP. I.	De la grande facilité qu'il y a dans la culture des Orangers, page 247	247
Chap. II.	Des conditions d'une bonne serre.	249
Chap. III.	Des différentes parties qui regardent la culture des Orangers.	250
Chap. IV.	De la composition des terres propres à encaïsser des Orangers, Citronniers, &c.	251
Chap. V.	De la manière d'élever les Orangers de pepin, & ensuite de la manière de les greffer, & de la première culture qui est à faire à ceux, qu'on nous apporte tout de nouveau des pays où ils viennent aisément, & sans artifice, soit qu'on les ait apportés tout dépouillés, & sans mote, soit qu'on les ait apportés en mote, & avec quelques feuilles.	255
Chap. VI.	De la grandeur & des autres conditions qui sont à souhaiter aux caisses pour être bonnes.	259
Chap. VII.	Des rencaïssemens, & de ce qui est à faire pour les faire bons.	260
Chap. VIII.	De tout ce qui regarde la manière, & l'usage des arrosemens.	265
Chap. IX.	Des inconveniens qui arrivent aux Orangers, tant par les trop grands arrosemens, que par le feu qu'on fait dans les serres.	269
Chap. X.	De ce qui est à faire à la tête des Orangers, tant pour rétablir ceux, qui ont été long-temps négligés, ou mal conduits, ou même gâtés, soit par le froid, soit par l'humidité, soit par la grêle, que pour parvenir à avoir des Orangers, qui soient en tout temps beaux, agréables dans leur figure, & qui soient toujours bien sains, & bien vigoureux.	272
Chap. XI.	De ce qui est à observer pour transporter les Orangers, & les bien placer au sortir de la serre. Du temps qu'on les doit serrer, & du temps qu'on les doit sortir. De ce qui est à faire en les entrant, & en les sortant, & pendant qu'ils sont dans la serre. Et enfin de l'ornement, ou agrément qu'on peut faire pendant l'Hiver dans les serres.	282
Chap. XII.	Des fruits des Orangers, & Citronniers.	285
Chap. XIII. & dernier.	Des Orangers, & Citronniers en pleine terre.	285

Fin de la Table des Chapitres du Traité des Orangers.

Fin du Traité des Orangers.